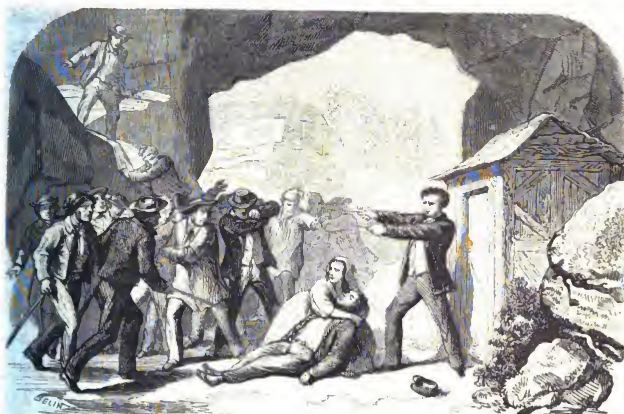
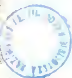




# BRUYÈRE

DRAME EN CINQ ACTES, EN HUIT TABLEAUX

PAR

MM. PAUL FOUCHER ET PIERRE AUBRY



Mise en scène de M. SAINT-ERNEST. — Décors de MM. CHÉRET et DUFFOCQ

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 22 FÉVRIER 1851.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | | | |
|---|---|---|---|
| JEAN BIMARD | MM. SAINT-ERNEST. | UN GARÇON D'AUBERGE | MM. MARTIN. |
| TRIPTOLEME | VERNER. | UN PAYSAN | CERRY. |
| LÉONARD | GASTON. | BRUYÈRE | Mmes NAPTAL-ARNAULT. |
| LE BARON DESPERRIÈRES | LYONNET. | VALENTINE | LUCIE. |
| CHATEAUNEUF | BARD. | GIANETTA | DAROUX. |
| LE BAILLI | THIERY. | GERTRUDE | CAROLINE. |
| LE CONSUL | DUBBEUIL. | | |



## ACTE PREMIER

### PREMIER TABLEAU

La scène est à Venise : Galerie supérieure servant de communication entre deux palais; tentures garnies sous la colonnade du fond, qui laisse apercevoir un panorama de la ville et la mer dans le lointain; aux colonnes du devant de la scène sont attachés des trophées. Les trophées d'en haut composés d'armes grandes et fortes, ceux d'en bas composés de poignards, pistolets; une porte dérobée à gauche; à droite, porte principale, et au premier plan, porte de service.

—

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHATEAUNEUF, DESPERRIERES.

*Châteauneuf introduit, par la porte principale de droite, Desperrières qui a le visage legèrement altéré.*

CHATEAUNEUF. Entrez par ici, de grâce, monsieur ; chargé par le prince Osmalloff de faire les honneurs de son palais, je viens d'apprendre à l'instant l'accident auquel vous avez échappé. Vous sentez-vous mieux ? (*Un domestique apporte un plateau garni.*) Acceptez, je vous prie, un peu de madère.

DESPERRIÈRES. Je vous remercie beaucoup, monsieur, de vos gracieuses prévenances; il ne me reste plus qu'un peu d'émotion de la chute que j'ai faite, et dans quelques instants...

CHATEAUNEUF. Demeurez, monsieur, dans cette galerie, tant qu'il vous conviendra; vous échapperez ainsi à la foule des invités qui commencent à encombrer les salons. Ayant d'ailleurs appris que vous avez été présenté par M. le consul de France à Venise, je l'ai fait chercher afin qu'il fût averti.

DESPERRIÈRES. Votre noble maître, le prince Osmalloff, sait choisir habilement ceux qui le représentent, et, si je ne me trompe, c'est parmi nos compatriotes que son choix a si bien rencontré.

CHATEAUNEUF, *légèrement troublé.* J'ai longtemps habité la France. Voici M. le consul. (*Le consul est introduit par un domestique. Châteauneuf salue avec respect et se retire.*)

## SCÈNE II.

### DESPERRIÈRES, LE CONSUL.

LE CONSUL, *allant avec vivacité à lui.* Est-ce que tu es blessé?

DESPERRIÈRES. Bon! j'étais sûr qu'on t'aurait effrayé.

LE CONSUL. J'ai eu trop de plaisir à te voir arriver à Venise, à retrouver en toi un camarade du collége Saint-Jean-de-Beauvais, pour ne pas m'alarmer de tout ce qui t'arriverait de fâcheux.

DESPERRIÈRES. Mon bon Maurice!

LE CONSUL. Voyons, dis-moi ce qui s'est passé.

DESPERRIÈRES. Quelque chose de singulier. Je venais à cette fête dans une gondole, et j'étais arrivé dans le canal qui longe ce palais. (*Allant au fond.*) Justement au-dessous de cette galerie; mon gondolier avait fait un quart de tour pour aller mettre sa proue sur les premières marches de l'escalier, lorsque je vis venir à nous, à force de rames et aussi rapide qu'un oiseau qui fuit, une gondole qui allait nous frapper par le travers.

LE CONSUL. Il était bien simple d'avertir ton gondolier ou de crier pour prévenir les autres.

DESPERRIÈRES. C'est ce que j'aurais fait, si mon regard, en plongeant au fond de la gondole, n'avait aperçu une jeune femme, au teint pâle et fatigué, qui me tint fasciné.

LE CONSUL. Comment, avec tes trente-six ans, tu es si facilement pris?

DESPERRIÈRES. Ne te moque pas de moi, Maurice, ce n'était pas une folle passion qui surprenait mes sens, c'était une plaie mal fermée qui se déchirait.

LE CONSUL. Mon pauvre Desperrières; oui, avant de quitter la France, il y a quinze ans, j'ai su que ton père, par une lettre de cachet, t'avait éloigné d'une jeune fille que tu aimais jusqu'à la déraison.

DESPERRIÈRES. Dis jusqu'au crime!

LE CONSUL. Comment?

DESPERRIÈRES. Car ce n'est que par une sorte de crime que Thérèse succomba; Thérèse, que ne protégea pas le mystère dont elle entourait sa vie contre tous, même contre moi.

LE CONSUL. Ignorais-tu donc qui elle était?

DESPERRIÈRES. Tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'elle redoutait la poursuite d'un homme qui avait des droits sur elle.

LE CONSUL. Le bruit court que Thérèse t'avait donné une fille.

DESPERRIÈRES. Je n'ai jamais vu cette enfant que j'aurais adorée; lorsque la mort de mon père me rendit à la liberté, je ne retrouvai plus ni Thérèse ni son enfant; toutes mes recherches furent sans résultat; seulement dans les comptes de famille, j'eus la preuve que mon père avait, par une somme de cent mille livres, pourvu à tous les besoins des deux êtres qu'il avait si cruellement persécutés en moi: juge donc qu'elle a été ma stupéfaction, quand, dans les traits de cette jeune fille étendue sur les coussins de sa gondole, j'ai cru retrouver les traits de Thérèse, son regard triste et doux, enfin, cette image tout entière qui vit dans mon âme; illusion d'un cœur préoccupé sans doute!...

LE CONSUL. Oui, car Thérèse aurait presque ton âge.

DESPERRIÈRES. Aussi, cette figure entrevue n'aurait rappelé en moi que l'idée d'une sœur aînée de ma fille...

LE CONSUL. Si les deux gondoles ne s'étaient sans doute heurtées?

DESPERRIÈRES. Non, car une subite et vigoureuse secousse a fait tourner la mienne; un passage s'est ouvert; mais, précipité par le choc, la poitrine sur le bord, je me suis à moitié évanoui.

LE CONSUL. Et ton apparition?

DESPERRIÈRES. Tandis qu'on me relevait, qu'on me faisait revenir à moi, elle a passé sans que ceux que j'ai interrogés ensuite aient pu m'indiquer par où elle avait fui.

LE CONSUL. Allons, secoue les dernières traces de cette vision; elles s'effaceront au milieu du bruit de cette fête donnée par le prince Osmalloff.

DESPERRIÈRES. Prince qui m'est tout à fait inconnu.

LE CONSUL. C'est un ambassadeur, moins le titre; point de caractère public, mais des pouvoirs secrets pour lesquels on a d'autant plus de respect et de ménagement qu'on n'en connaît pas toute l'étendue; aussi le prince Osmalloff a conservé, même en pays étranger, quelque chose de la tyrannie du seigneur moscovite. On parle de son despotisme, d'une jalousie sans bornes imposant la captivité aux femmes qu'il honore de son amour, d'un serf abruti resté le ministre absurde et sauvage de ses volontés, de ses vengeances même; et l'on cite avec intérêt une jeune femme, invisible à tous les yeux, qu'il retient dans ses chaînes dorées, avec tout le luxe et tous les ennuis réservés aux sultanes.

DESPERRIÈRES. Captivité qui plaît sans doute à la belle, car ici ou en France, où déjà le prince Osmalloff a résidé près de Fontainebleau, je crois, je ne vois pas qui pourrait l'empêcher de réclamer sa liberté ou même de la reprendre.

LE CONSUL. Ce serait peut-être moins facile que tu ne penses, car, si l'on dit vrai, cette jeune odalisque, couverte de bijoux, n'aurait rien à elle; elle est entourée d'un luxe qu'on lui prête; tout emploi d'argent qu'elle veut faire lui est permis, mais doit être fait par d'autres mains. Ainsi, privée de toutes ressources, elle est séparée de la liberté par un abîme, celui de la misère.

DESPERRIÈRES. Ton diplomate met de l'habileté jusque dans ses plaisirs.

LE CONSUL. Quelque habile qu'il soit, je crains qu'il n'ait été abusé par un homme qui joue près de lui le personnage de bravo de bon ton, servant à appointements fixes ses amours ou ses vengeances; si l'on m'a bien renseigné, cet homme serait un abominable scélérat qui, fugitif de France, depuis quatorze ans, échappe à la poursuite des lois.

DESPERRIÈRES. C'est donc toute une histoire?

LE CONSUL. Une histoire terrible et pas mal merveilleuse; mais, au lieu de te la conter ici, quand nous devrions être dans les salons, laisse-moi choisir l'occasion, et je trouverai peut-être moyen de faire de mon récit une épreuve que j'ai hâte de tenter! quand je te le dirai, demande-moi de te raconter l'affaire de Lyon.

DESPERRIÈRES. Soit, mais je me sens tout à fait bien, rentrons. (*Ils se dirigent vers la porte à droite et se trouvent en face de Léonard, qui vient d'entrer.*)

## SCÈNE III.

### DESPERRIÈRES, LE CONSUL, LÉONARD.

LÉONARD. Pardon, monsieur; vous êtes la personne qui, tout à l'heure, a failli périr sur le canal?

DESPERRIÈRES. Moi-même, monsieur.

LÉONARD. Je suis enchanté de vous voir remis, et je vous prie de recevoir mes excuses.

DESPERRIÈRES. A quel titre, monsieur?

LÉONARD. C'est moi, monsieur, qui ai donné le coup de pied assez énergique qui vous a fait virer un peu brusquement et vous a renversé.

DESPERRIÈRES. Mais, monsieur, si je ne me trompe, vous avez voulu me soustraire au danger d'un choc plus périlleux encore.

LÉONARD. Et j'ai failli vous tuer!

DESPERRIÈRES. A qui suis-je redevable...

LÉONARD. De cette maladresse? A Léonard Guibert, peintre un jour renommé, si Dieu lui prête vie; en attendant, élève de l'académie de Rome, et volant à l'Italie ses plus riches vues et ses plus beaux aspects.

DESPERRIÈRES. Vous êtes Parisien?

LÉONARD. Pas tout à fait; mon père, ancien praticien, est retiré à Crèvecœur, en Brie.

DESPERRIÈRES. Près de la forêt de Crécy?

LÉONARD. Justement... Vous connaissez ce pays?

DESPERRIÈRES. Un peu. (*Bas au consul.*) C'est à deux lieues d'une nouvelle terre que je viens d'acheter. (*A Léonard.*) Permettez-moi de ne pas recevoir vos excuses, et de vous offrir mes remerciments. (*Desperrières et le consul se retirent: Léonard les regarde s'éloigner.*)

## SCÈNE IV.

LEONARD, *seul.* Il n'est pas mal, ce seigneur, figure encore agréable, si elle n'avait pas des plis de tristesse. (*S'avançant vers le fond.*) Voyons si l'on m'a trompé... non... d'ici, la vue des lagunes est superbe... je ne serai pas venu pour rien à la fête. (*Il tire son carnet et se met à dessiner.*) Où diable est maintenant mon Pylade, mon fidèle Triptolème? et pourquoi a-t-il refusé de venir avec moi à cette fête? sans doute le pauvre garçon se couche tristement? est-ce qu'il se laisserait prendre à la mélancolie? (*La porte dérobée de gauche s'ouvre rapidement en glissant sur elle-même, Triptolème entre à reculons, à moitié renversé, comme un homme derrière lequel la muraille a manqué; la porte se referme aussitôt.*)

## SCÈNE V.

### LÉONARD, TRIPTOLÈME.

TRIPTOLÈME, *cherchant à se reconnaître.* Où diable suis-je!

LÉONARD, *venant à lui et le reconnaissant.* D'où diable viens-tu?

TRIPTOLÈME. Léonard!

LÉONARD. Et toi... mons Triptolème, qui devais rester à l'hôtellerie.

TRIPTOLÈME. J'y suis resté jusqu'à l'heure indiquée pour un galant rendez-vous.

LÉONARD. Est-ce par ici que tu y es entré? (*Montrant la droite.*)

TRIPTOLÈME, *montrant la muraille.* Non, mais c'est par là que j'en sors.

LÉONARD. Et pourquoi n'y es-tu pas resté ?

TRIPTOLÈME. J'y suis resté jusqu'au moment où il m'a fallu fuir.

LÉONARD. Devant un jaloux?

TRIPTOLÈME. Devant une femme.

LÉONARD. Comment, ta maîtresse?

TRIPTOLÈME. Non, mais la maîtresse de ma maîtresse.

LÉONARD. Ah! tu t'adresses aux soubrettes.

TRIPTOLÈME. Tu es bien venu à faire le fier, toi qui as donné ton cœur à une paysanne... (Se reprenant.) Non, à une fille des champs.

LÉONARD. Maître Triptolème, pas de plaisanteries sur Bruyère.

TRIPTOLÈME. Monsieur Léonard, respectez Gianetta.

LÉONARD. En France, Gianetta s'appellerait Lisette ou Marton.

TRIPTOLÈME. En Italie, Bruyère courrait risque du Fagot, comme à moitié sorcière.

LÉONARD. Tes rendez-vous sont à l'office, sans doute?

TRIPTOLÈME. Les vôtres sont bien dans les champs où, sa baguette de coudrier à la main, elle court à son caprice.

LÉONARD. Et tu as pour rivaux, messieurs les valets de pied ou le cocher.

TRIPTOLÈME. Tu vas bien sur les brisées de Jean Briard, berger stupide à ravir et superstitieux à faire peur.

LÉONARD. Prends garde, le chef de cuisine te soufflera Gianetta.

TRIPTOLÈME. Briard, à quelque coin de bois, fera violence à Bruyère et la tuera.

LÉONARD. Encore une fois, Triptolème, tais-toi. Bruyère, c'est vrai, est une pauvre fille, sa façon de vivre est bizarre, son caractère résolu, sa connaissance extraordinaire des plantes et des simples la rend plus singulière encore, je l'avoue; mais enfin cette enfant, telle qu'elle est, je me suis habitué à l'aimer, à trouver, même de loin, un charme dans son souvenir, et je ne puis souffrir, quand on parle d'elle, rien qui ressemble à une raillerie, à une attaque, ou à une menace.

TRIPTOLÈME. Bon! te voilà monté sur tes grands chevaux, saperlotte! heureusement que le papa Guibert, qui préfère les filles dotées aux filles médecins, t'empêchera de faire une sottise, et que tu es trop bon fils pour lui désobéir jamais; ma morale ne sert donc qu'à lui faire concurrence.

LÉONARD. Tiens, pardon mon bon Triptolème; et parlons de Gianetta.

TRIPTOLÈME. Encore une qui me fera gronder par toi.

LÉONARD. Et pourquoi?

TRIPTOLÈME. Elle me distrait de mes études, c'est elle qui m'a empêché de terminer mon portrait du lion de Saint-Marc, vu par derrière.

LÉONARD. C'est dommage; c'eût été ton premier tableau!

TRIPTOLÈME. Mon premier tableau! ingrat, moi qui néglige ma propre gloire pour achever les tiens et en assurer le succès.

LÉONARD. Oui, l'autre jour, pendant que j'étais sorti, tu m'as planté la tour de Pise au milieu d'une vue de la campagne de Rome.

TRIPTOLÈME. Le terrain était si plat!

LÉONARD. Tu mets de la poudre à ma Judith entrant chez Holopherne.

TRIPTOLÈME. Elle n'était pas assez parée pour se présenter chez un maréchal assyrien. Tu vois que si je n'ai rien signé encore...

LÉONARD. Tu as le temps de te rattraper, tu n'as que trente-deux ans.

TRIPTOLÈME. Mais j'ai trente-deux dents blanches et alignées qui éblouissent quand je ris, j'ai deux yeux qui incendient et des millions de cheveux bouclés où se jouent les amours. Voilà ce que Gianetta a vu, voilà ce qui l'a charmée, et quand je l'ai eu fascinée, elle m'a dit : « Ma maîtresse s'absente demain, si une collation pouvait vous être agréable... » J'ai tout accepté... la collation par habitude... la femme par amour de la nouveauté... Je finissais un flacon de marasquin et j'allais entamer la conversation, quand j'ai vu tout à coup le rat de ville, Gianetta, prêter l'oreille et s'alarmer; le rat des champs, s'étonne, grogne, détale, et se réfugie dans une chambre qu'elle m'ouvre, puis dans une seconde où j'attends. J'étais là depuis quelques minutes, trouvant la situation dénuée de variété, lorsque Gianetta rentre tout effarouchée en me disant : « Ma maîtresse vient ici ; » elle avait si peur, que pour être moins visible, je me faisais petit en me collant contre la muraille ; quand tout à coup cette même muraille cède derrière moi, je recule, le mur se referme et je me trouve près de mon ami Léonard, qui était, le crayon à la main, occupé, sans doute, à faire, à travers cette merveilleuse muraille, mon portrait, vu comme le lion de Saint-Marc... et tu dis que je suis ici?

LÉONARD. A la fête du prince Osmaïloff, où tu n'as pas voulu m'accompagner.

TRIPTOLÈME. Attends donc, je comprends! la maîtresse de Gianetta est une Française, nommée Valentine, qui depuis trois ans est la captive adorée du prince russe ; le boyard ne voulait pas que Valentine parût à sa fête; dès hier, elle a quitté un petit hôtel contigu avec le palais du moscovite et qui, sans doute, y communique par cette galerie, pour être conduite dans une villa sur les bords de la mer. Danaé s'est-elle ennuyée d'être seule? a-t-elle voulu faire un coup d'État? je ne sais, mais elle est revenue au moment où Gianetta comptait sur un jour de liberté. Et lorsque le duo sentimental du petit hôtel allait répondre aux orchestres du palais...

LÉONARD, quittant son dessin. Ainsi, c'est par cette galerie que la sultane se rend à l'appel du pacha russe, et sans doute, un secret dans ce pan de muraille qui t'a livré passage...

TRIPTOLÈME, à mi-voix. Regarde, le secret joue.

LÉONARD. C'est ma foi vrai. (Le panneau glisse comme au commencement de la scène. Gianetta regarde sur la scène avec précaution, et, apercevant Triptolème qui cherche à s'effacer, elle l'appelle en jetant des regards inquiets sur Léonard.)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, GIANETTA.

TRIPTOLÈME, la rassurant. C'est Léonard, fille des lagunes, et vous pouvez parler sans crainte.

LÉONARD, s'éloignant et reprenant son dessin. A ton aise, je suis sourd, et je regarde la ville.

GIANETTA. Donnez-moi votre bourse.

TRIPTOLÈME. Hein!

GIANETTA, toujours préoccupée et regardant du côté de la muraille. Je vous demande votre bourse.

TRIPTOLÈME. J'entends bien. Tenez-vous à ce qu'il y ait quelque chose dedans?

GIANETTA, même jeu. Sans doute.

TRIPTOLÈME. Alors, ce n'est pas la mienne qu'il vous faut. (Remontant vers le fond.) Léonard, prête-moi ta bourse.

LÉONARD, la lui donnant sans se retourner. Voilà.

TRIPTOLÈME. Merci. (Revenant à gauche en tenant la bourse en l'air.) Et pourquoi cet argent?

GIANETTA. Pour payer un homme qui apporte une lettre à ma maîtresse.

TRIPTOLÈME. Et pourquoi votre maîtresse ne le paie-t-elle pas elle-même?

GIANETTA. Parce que, d'après un ordre supérieur, ma maîtresse n'a jamais d'argent; parce que cet homme, voyant qu'il y a du mystère pour cette lettre, se montre exigeant; parce que ma maîtresse ne veut pas que l'on sache qu'elle reçoit cette lettre. Etes-vous content?

TRIPTOLÈME. Pas trop. (Donnant la bourse.) Mais je veux que vous le soyez.

GIANETTA. Maintenant, allez-vous-en.

TRIPTOLÈME. Comment! pour prix de ma galanterie!...

GIANETTA. Allez-vous-en tout de suite, vous et votre ami.

TRIPTOLÈME. Lui aussi?

GIANETTA. Vite! vite!

TRIPTOLÈME, à Léonard. Entends-tu? On nous chasse...

LÉONARD. Ah! tant pis! j'aurais voulu achever mon croquis.

GIANETTA. Vous pourrez revenir tout à l'heure.

TRIPTOLÈME, se dirigeant vers la gauche. Il faut donc vous obéir.

GIANETTA. Pas par là, malheureux! (Elle lui montre la droite.) Par ici.

TRIPTOLÈME. Mais c'est une nouvelle maison.

GIANETTA, inquiète. J'entends venir; partez, je vous en prie.

LÉONARD. Si tu recules toujours de muraille en muraille, où irons-nous?

TRIPTOLÈME. Diable de pays! les murailles y prêtent beaucoup, mais les femmes y empruntent davantage. (Tous deux sortent par la porte de service que Gianetta leur a indiquée.)

## SCÈNE VII.

GIANETTA, VALENTINE; puis VALENTINE, seule.

Gianetta referme vivement la porte sur Léonard et Triptolème. Au même instant Valentine paraît à la porte de gauche, suivie d'un homme tenant une lettre.

VALENTINE. Gianetta, eh bien?

GIANETTA. Voilà, madame. (Valentine prend vivement la lettre des mains de l'homme à qui Gianetta donne de l'argent.) Réellement, vous voulez rester ici?

VALENTINE. Oui, je le veux ; laisse-moi.

GIANETTA: J'obéis.

VALENTINE, seule, baisant le papier. Une lettre, la première lettre de ma sœur que la vieille Marthe me fait parvenir sans qu'elle sache où je suis. Cher et saint messager d'un monde d'où je me suis bannie moi-même! pures émanations d'une vie innocente, venez à moi comme les parfums d'un riche parterre montent à une prison... enivrez-moi; que j'oublie ma honte et ma servitude. (Elle ouvre le papier.) Son écriture! C'est elle, la pauvre petite paysanne ignorante qui a écrit cela! Voyons:

« Es-tu contente en voyant cette lettre ? Tu m'as dit : Ecris-moi, et j'ai appris à écrire. Tu as raison de me le dire, ce que je veux, je le veux bien ! Puisque je sais maintenant te donner des nouvelles, je vais t'en donner de tout le monde. Marthe, à qui tu m'as confiée, est toujours aussi grondeuse, mais le bruit ne me fait pas peur. » Oh ! elle est intrépide ! « Jean Briard, le berger, veut toujours m'épouser ! Moi, que tu appelles ta gazelle, ce serait drôle si j'épousais un ours ! » La petite folle ! « Hier encore, j'ai été malade, j'ai presque perdu connaissance, parce que Marthe avait mis des tubéreuses et des jacinthes dans ma chambre. » Toujours cette même sensibilité nerveuse ! « On a vendu le château de Crécy. Je voudrais bien que le nouveau propriétaire gardât Bruno la vache noire, tu sais. Elle a beaucoup toussé cet hiver : mais je sais maintenant ce qu'il lui faut. » Mais c'est que vraiment elle devient savante... « Est-ce que tu seras encore longtemps sans venir ? » Eh ! mon Dieu ! est-ce que je sais moi-même ? « Il y a six mois que je n'ai vu de lumière à la fenêtre du pavillon du bois ; je regarde tous les soirs si elle s'éclaire, puisque c'est le signal qui me dit que tu es là : mais rien ne brille, et tu ne viens pas ! » Elle m'aime. « Quand tu venais de temps en temps, je me plaignais parce que tu me défendais de dire que j'avais une sœur, parce que tu ne voyais absolument que moi, et que tu repartais tout de suite. Reviens ! je serai plus raisonnable : j'aurai tant à t'embrasser que je n'aurai pas le temps de me plaindre. » Oh ! oui, elle m'aime ! elle m'aime tendrement. « Tout le monde part dans le pays... il y a encore le fils d'un bourgeois de Crèvecœur qui s'en est allé bien loin de la Brie, dans un vieux pays, en Italie. Si je te savais si loin que cela, je mourrais de peur. C'est bien assez d'un... » Ah ! la pauvre enfant ! il y a bien du regret dans ce mot-là ! « Adieu, Valentine, la vivante image de notre mère, la fleur des bonnes sœurs ; adieu, calice de bons conseils et de sagesse ; adieu, ma première pervenche, ma dernière rose d'automne ; je baise toutes tes feuilles comme le vent du soir, et je pleure sur toi comme le matin pour que tu sois plus fraîche et plus aimée de tous. » (*Avec larmes.*) Bruyère, ma chère petite Bruyère, c'est que tu ne me connais pas, c'est que tu ne sais pas que j'ai désespéré de l'ordre et du travail, et que j'ai demandé au vice de quoi vivre dans les plaisirs, de quoi t'élever dans le calme et la simplicité... Oh ! ne pénètre jamais ce fatal secret !... Tant que tu ne sais rien, de loin je vois un port près de toi. (*Se relevant avec énergie.*) Car enfin je ne peux pas toujours vivre ainsi. Un jour viendra où je serai assez abreuvée de dégoûts et de mépris... Est-ce que ce jour n'est pas venu ? Est-ce que tu n'es pas lasse, malheureuse, d'être ainsi repoussée du pied, dès que sur ton passage peut se rencontrer une ombre de vertu ?... Pour que l'on me chasse aujourd'hui du palais, ils sont donc bien nobles et bien purs, les invités à cette fête !... j'y veux ma place, et je vais l'y prendre en face de tous ! Ce maître qui tient ma chaîne, rougira-t-il plus de me reconnaître en présence de ces étrangers, ou de me faire un outrage public ? Que l'on me chasse si l'on veut, que ce cosaque lève encore son knout sur moi, mais qu'on me donne assez d'argent pour regagner à pied la forêt où vit Bruyère, où ma sœur m'attend !... Ma mère, toi qui me l'avais confiée, pardonne-moi... je vais peut-être mériter ma grâce par un nouveau malheur !... (*Valentine sort par la porte de droite ; Léonard entre avec précaution par la porte de service, à côté.*)

## SCÈNE VIII.

LÉONARD, *puis* VALENTINE.

LÉONARD. Gianetta a dit qu'au bout de quelques minutes je pourrais venir achever mon dessin. Il n'y a plus personne, et je puis me remettre à l'ouvrage. (*Il dessine quelques instants en silence.*) Mais j'entends un bruit de voix qui n'a rien de la joie d'une fête. (*Ecoutant.*) C'est une querelle !... Il y a une voix de femme ! Un cri de douleur ! (*Il se précipite vers la porte de droite. Valentine en sort en désordre ; il se recule pour lui livrer passage.*)

VALENTINE, *courant à une colonne et saisissant un poignard.* La mort, après un tel outrage !...

LÉONARD, *se précipitant pour la retenir.* Que faites-vous, madame ?

VALENTINE, *se débattant.* Qui donc êtes-vous, pour me retenir ?

LÉONARD. Un homme effrayé de votre délire ; un homme prêt à vous défendre.

VALENTINE. Me défendre ! Voyez-vous sur mon bras nu cette tache bleue et livide ? C'est un knout, c'est un fouet qui a fait cela...

LÉONARD. Ah ! les lâches !... (*Il fait quelques pas vers la porte. Valentine l'arrête.*)

VALENTINE. Où allez-vous ?

LÉONARD. Vous venger.

VALENTINE. Et savez-vous qui vous vengerez ?... La femme que le prince a achetée, et que ses esclaves châtient quand elle n'est pas obéissante. Ils m'ont battue, ils vous tueront ! (*Elle fait un mouvement pour lui échapper.*) Laissez-moi mourir !

LÉONARD, *la retenant.* Si vous m'échappez, si vous vous frappez de ce poignard, je vous jure que devant tous ses convives, je vais souffleter le prince !

VALENTINE, *le regardant.* Vous êtes le premier homme de cœur que j'aie rencontré, et pour que tout danger s'éloigne de vous, adieu !

LÉONARD, *la retenant encore au moment où elle frappe sur la muraille de gauche.* Vous me jurez de vivre ?... vous me le jurez ?

VALENTINE. A cause de vous, je vivrai. (*Elle rentre par la porte secrète.*)

LÉONARD, *la regardant entrer.* Singulière aventure et singulière maison ! J'en ai assez, des palais de Venise !...

## SCÈNE IX.

LÉONARD, TRIPTOLÈME.

*Des valets à riche livrée entrent en même temps que lui, baissent les rideaux de la galerie, apportent des tables et des flambeaux. Peu à peu la scène se remplit d'invités.*

LÉONARD, *à Triptolème.* Tu arrives à propos.

TRIPTOLÈME. J'arrive avec tout le monde : tous les salons sont pleins, on va transporter ici les tables de jeu.

LÉONARD. Rends-moi ma bourse.

TRIPTOLÈME. Je ne l'ai plus.

LÉONARD. Donne-moi la tienne.

TRIPTOLÈME. Je n'en ai pas.

LÉONARD. Donne-moi de l'argent, alors.

TRIPTOLÈME. Mon argent est avec ma bourse.

LÉONARD. Comment ! pas d'argent ? dans un pays où nous ne connaissons personne, nous ne trouverons pas un sou.

TRIPTOLÈME. Eh bien, c'est étonnant ! dans tous les pays où on me connaissait beaucoup, ça revenait exactement au même. D'ailleurs, quand nous serions à Rome, crois-tu donc que ton banquier, qui suit à la lettre les instructions d'un père tendre, mais féroce en économie, t'avancerait ta pension d'un seul jour ?

LÉONARD. Cependant il faut partir de la fête et de la ville au plus vite, puisque, grâce à toi, nous n'y avons plus de ressources.

TRIPTOLÈME. Le fait est que j'ai fait les choses assez grandement ; mais si tu es complétement à sec, moi j'ai encore quelque chose.

LÉONARD. Que tu es bête alors de me donner des peurs !

TRIPTOLÈME, *tirant une pièce d'argent de sa poche.* Un ducat.

LÉONARD. Un ducat ! nous irons loin avec cela !

TRIPTOLÈME. Peut-être.

LÉONARD. Vraiment ?

TRIPTOLÈME. Est-ce que je ne suis pas l'homme des moyens heureux ?

LÉONARD. Voyons celui que tu me proposeras ?

TRIPTOLÈME. Tout à l'heure, dans les salons, je voyais l'or rouler sur les tables, et j'en avais un frisson de convoitise ; non que j'estime ce vil métal, fi donc ! mais il y a tant de frais minois, de bouteilles, de chants joyeux, de fous rires sous ces pièces rondes, que je me prends parfois à les désirer, non pour elles, mais pour ce qu'elles contiennent.

LÉONARD. Tu en conclus qu'il faudrait jouer.

TRIPTOLÈME. Un ducat de plus ou de moins, tu l'as dit, cela ne nous mènera pas bien loin.

LÉONARD. S'il y avait possibilité de perdre davantage, je t'enverrais à tous les diables.

TRIPTOLÈME. Voilà les tables dressées ; la fortune vient au-devant de nous, cherchons quelqu'un que nous n'ayons pas regret à gagner.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, CHATEAUNEUF, DESPERRIÈRES, LE CONSUL.

*Ces derniers personnages sont entrés depuis quelques instants. Le consul, qui donne le bras à Desperrières, ne perd pas de vue Châteauneuf, qui l'évite sans affectation.*

CHATEAUNEUF, *à part.* Qu'a donc le consul de France à m'examiner ainsi ? Il n'est pas adroit, il m'a mis sur mes gardes ; cherchons à m'occuper pour assurer encore ma contenance.

LE CONSUL, *à Desperrières.* Tu te souviens de nos conventions pour l'histoire que tu désirais savoir tantôt ?

DESPERRIÈRES. Très-bien.

LE CONSUL. Attention !

CHATEAUNEUF, *à Léonard, qu'il rencontre, debout près d'une table.* Monsieur veut-il faire quelques coups de dés ?

LÉONARD. Un coup, si vous le désirez.

TRIPTOLÈME, *bas à Léonard.* Dépouille-moi ce gaillard-là, ça me fera plaisir.

CHATEAUNEUF, *s'asseyant.* Si vous y consentez, monsieur, nous

ne mettrons pas sur table, je suis du palais, et je ne songeais pas à faire une partie. J'appartiens au prince.

LÉONARD. Comme vous voudrez. (Il s'assied.)

CHATEAUNEUF. Votre jeu?

LÉONARD. Un ducat.

CHATEAUNEUF. Parfaitement. (A part.) Prenons nos précautions. (Bas à un domestique à qui il fait signe de s'approcher.) Tiens-toi à distance, et quand je tousserai, tu viendras me dire que le prince me demande. (Le domestique s'éloigne, le consul et Desperrières se sont assis derrière la chaise de Châteauneuf. Triptolème est debout derrière Léonard; Léonard et Châteauneuf ont jeté les dés.) Vous gagnez. Ma revanche, et toujours même jeu, n'est-ce pas?

LÉONARD. A vos ordres.

DESPERRIÈRES, à qui le consul vient de faire un signe. Voyons, puisque nous voilà un peu plus tranquilles ici, raconte-moi donc l'histoire merveilleuse dont tu me parlais. Ces messieurs ne seraient peut-être pas fâchés de l'entendre.

LE CONSUL. Volontiers. (Triptolème encourage Léonard par des bien, très-bien, dits à mi-voix à chaque coup qu'il gagne.) Il y a quatorze ans, dans un faubourg de Lyon, un notaire trouva le matin son étude pillée, sa caisse enlevée. On lui avait volé de l'or, de l'argent, des bijoux, mais surtout des titres et sa correspondance.

TRIPTOLÈME, sur un coup heureux de Léonard. Bravo! (Étonnement des auditeurs.) Pour le coup!

CHATEAUNEUF. La chance vous est heureuse. Si nous doublions notre jeu?

LÉONARD. Tout ce qu'il vous plaira.

CHATEAUNEUF. Soixante ducats! c'est un bonheur obstiné.

LE CONSUL. On désespérait de découvrir jamais le coupable, lorsque se présenta un maçon nommé Aymar, à qui l'on attribuait de merveilleuses découvertes par le mérite de sa baguette de coudrier. (Châteauneuf a un léger frisson; — bas à Desperrières.) Il se trouble.

TRIPTOLÈME, bas à Léonard. Cent ducats! je vais retenir une gondole et commander un déjeuner; j'inviterai tous les peintres de Venise. (Il sort.)

LE CONSUL. Cette baguette, qu'il tenait dans sa main, le conduisait, disait-on, à la recherche des sources souterraines, des métaux enfouis sous terre, et l'entraînait à la poursuite des coupables de vol ou de meurtre. (Mouvement assez marqué d'incrédulité dans le cercle.)

DESPERRIÈRES, bas, en souriant. Suis-je obligé de croire ce que tu dis?

LE CONSUL, bas. Regarde notre homme!

DESPERRIÈRES, bas. C'est vrai, il a pâli!

CHATEAUNEUF. Deux cents ducats! monsieur! (A part.) Maudite baguette! mais cela ôte toute contenance de perdre sans interruption. Changeons la chance. (Il substitue des dés à ceux qu'il tenait à la main.)

DESPERRIÈRES. Voyons, continue.

LE CONSUL. Aymar le maçon sortit de la maison du notaire, suivit la trace du coupable et s'arrêta partout où il s'était arrêté. Dès le premier jour on avait son signalement.

CHATEAUNEUF, à Léonard. La chance a tourné.

LE CONSUL. Le second jour on savait que c'était un misérable dont la femme, effrayée, avait pris la fuite depuis plusieurs années, et qu'il se nommait Lehardy.

CHATEAUNEUF, avec un tressaillement qu'il dissimule, en s'écriant : Quitte ou double!

LÉONARD, qui commence à être pâle et ému. C'est dit. (A part.) Je n'ai plus que ce moyen.

LE CONSUL, à part. Il est redevenu impassible.

CHATEAUNEUF. Continuons toujours à doubler, je vous donnerai des revanches tant que vous voudrez.

DESPERRIÈRES, regardant Léonard, à part. Comme ce jeune homme a l'air de souffrir! il perd beaucoup, sans doute.

LE CONSUL. Aymar arriva dans la Brie; là, dans un bois, il perdit la piste pendant deux jours, il la chercha vainement; puis, tout à coup, dans un fourré, il pâlit et se reprit à marcher d'un pas précipité, en disant : C'est lui! c'est bien lui. Mais plus criminel, il a tué... il a tué une femme.

DESPERRIÈRES. Le voleur était devenu assassin... et la baguette de coudrier?

LE CONSUL. Continua à entraîner Aymar jusqu'à un port de mer où, sans doute, le misérable s'était embarqué, car Aymar avoua son impuissance à le poursuivre plus loin.

CHATEAUNEUF, à part. Il est temps de finir la double partie. (Il tousse.)

DESPERRIÈRES. Et tout ce que tu racontes là est réel?

LE CONSUL. Attesté par toute une procédure au parlement de Lyon. (Un domestique s'est approché de Châteauneuf et lui a parlé à l'oreille. Châteauneuf se lève vivement.)

CHATEAUNEUF. Le prince me demande, je cours à ses ordres.

LÉONARD, avec honte et douleur. Monsieur, de grâce...

CHATEAUNEUF. Quoi! pour ces trois cents ducats! vous les remettrez en sortant au majordome. Je vais le faire prévenir. (A part.) Je n'ai pas perdu mon temps. (Léonard tombe accablé.)

LE CONSUL, regardant Châteauneuf sortir, à Desperrières. Évidemment on s'est trompé, ce n'est pas lui. (Le cercle formé autour du consul se sépare, on sort en causant. Desperrières disparaît dans un groupe.) Où est donc Desperrières? (A un invité.) Vous n'avez pas vu le baron Desperrières?

L'INVITÉ. Je crois qu'il vient de sortir.

LE CONSUL. Allons le rejoindre. (Les lumières se sont peu à peu éteintes. Le théâtre est dans une demi-obscurité. Tout le monde est sorti.)

## SCÈNE XI.

LÉONARD, seul, puis DESPERRIÈRES.

LÉONARD. Le déshonneur! l'abandon de mon père! sa malédiction! Je ne le supporterai pas! (Il court vers le fond pour se précipiter au-dessus du balustre; il ouvre brusquement une des draperies; derrière cette draperie est Desperrières, qui lui saisit le bras.)

DESPERRIÈRES. Arrêtez!

LÉONARD. Vous ici, monsieur!

DESPERRIÈRES. Fort heureusement pour moi.

LÉONARD. Que voulez-vous dire?

DESPERRIÈRES. Je puis rendre service à un brave jeune homme, à un artiste, en le priant d'accepter un prêt de trois cents ducats.

LÉONARD. Quoi, monsieur! vous savez?...

DESPERRIÈRES, souriant. Qu'aujourd'hui vous n'avez pas été raisonnable.

LÉONARD. Je ne puis accepter, monsieur...

DESPERRIÈRES. Pourquoi?...

LÉONARD. Parce que je ne pourrais pas vous rendre.

DESPERRIÈRES. Comment, jamais! Dans dix ans, dans vingt ans?

LÉONARD, avec larmes. Mais qui donc êtes-vous, vous qui me sauvez ainsi?

DESPERRIÈRES. Ah! ce n'est pas aujourd'hui que je vous dirai mon nom. Voulez-vous me donner votre bras?

LÉONARD. Mon bras?

DESPERRIÈRES. Il faut bien que nous allions remettre au majordome. (Un domestique s'avance par la droite, Desperrières et Léonard se cachent derrière une colonne.)

DESPERRIÈRES. Où va-t-il? (Le domestique s'avance vers la gauche, touche un ressort dans la muraille, et l'on entend un son cristallin. La muraille s'ouvre, Gianetta paraît; le domestique lui dit un mot à l'oreille; Gianetta rentre.) Que signifie tout ceci? (Il va pour s'avancer.)

LÉONARD. Arrêtez, il y va de la vie, peut-être. (Gianetta reparaît, précédant deux valets portant des flambeaux, et Valentine, qui, recueillie dans sa tristesse, traverse lentement le théâtre. Au moment où elle va sortir par la droite, elle se tourne de manière à être aperçue de Desperrières.)

DESPERRIÈRES, à part. Ma fille! c'est ma fille! (Haut, à Léonard.) Savez-vous qui est cette femme? (Il veut aller à elle.)

LÉONARD, le retenant. Silence, je vous dirai tout, mais venez! venez! (Il l'entraîne pendant que Valentine sort.)

---

# ACTE DEUXIÈME

### DEUXIÈME TABLEAU

La scène est en Brie : Le théâtre représente les abords d'une ferme appartenant au maître de poste de Crèvecœur; porte charretière, et plus loin, porte d'une salle basse; on aperçoit seulement une partie des bâtiments dont l'entrée principale, sur la grande route, est d'un autre côté; dans le fond, chemin montant, commençant vers le milieu du théâtre et tournant en pan coupé vers la gauche; vers la droite, au-dessous de la porte, un puits avec manivelle et toiture derrière laquelle un homme peut se cacher; chemins à gauche, au second plan, à droite, derrière la maison; au fond, bois montant et garnissant tout l'horizon : dans le lointain, au milieu d'une éclaircie, on aperçoit une croisée supérieure, faisant partie d'un pavillon.

—

## SCÈNE PREMIÈRE.

GERTRUDE, CHATEAUNEUF. Gertrude, descendant le chemin du fond. — Châteauneuf, entrant par la gauche.

GERTRUDE, entrant à reculons et ayant l'air de chercher dans le lointain. Ma fine! j'ons beau regarder, je ne la vois pas, et le repas finira sans elle; tant pis, j'ons assez couru comme ça.

CHATEAUNEUF, entrant par le sentier de gauche. Si l'on ne m'a pas trompé en m'indiquant ce chemin de traverse, je dois être arrivé. Qui pourrait m'indiquer? (Apercevant Gertrude, qui continue de regarder au loin.) Ma brave fille, pourriez-vous me dire où je suis ici?

GERTRUDE. Vous êtes à la première maison du village de Crèvecœur.

CHATEAUNEUF. C'est bien cela; et cette maison est la poste aux chevaux. Est-il vrai que l'on y donne une fête?

GERTRUDE. Je crois ben! et une fameuse, quoique la personne qui devrait y être n'y soit point.

CHATEAUNEUF. Dites-moi encore : m'a-t-on trompé en me disant que le bailli de Crèvecœur est à cette fête?

GERTRUDE. Mais non, il y est et bien d'autres aussi, parce que, voyez-vous, monsieur Thibaut, notre maître, avait un champ sec comme un caillou au soleil du midi; il en aurait donné les trois quarts pour avoir de l'eau sur l'autre quart; et voilà que, pas plus tard qu'avant-hier, la petite Bruyère, en passant par là, s'est trouvée à moitié mal et a dit : « Il y a de l'eau là-dessous! » C'était une source, et une riche source encore.

CHATEAUNEUF. Et comment a-t-elle découvert cette source?

GERTRUDE. Par sa baguette de coudrier.

CHATEAUNEUF, mal à son aise. Serait-il possible de parler au bailli?

GERTRUDE. Mais il mange, c't homme; c'est pas honnête de le déranger.

CHATEAUNEUF. C'est qu'il s'agit d'un accident qui vient d'arriver dans le bois.

GERTRUDE. Dans le bois de Crécy?

CHATEAUNEUF. Ah! c'est le bois de Crécy?

GERTRUDE. Tiens! qué qu' vous voulez donc que ça soit.

CHATEAUNEUF. Voyez, je vous prie, si le bailli peut m'entendre.

GERTRUDE. Bien sûr, il me demandera qui que vous êtes, avant de se déranger.

CHATEAUNEUF. Vous lui répondrez que je suis de la suite du prince Osmalloff.

GERTRUDE. La suite d'un prince!... il va descendre.

## SCÈNE II.

CHATEAUNEUF, seul. Vraiment, je ne comprends rien à cette faiblesse : un frisson me parcourt le corps quand j'entends parler de cette baguette, de cette jonglerie qui m'a forcé à fuir pendant seize ans la France. Cette pusillanimité ne dure ordinairement qu'un instant; si elle persiste aujourd'hui, ne dois-je pas en accuser le voisinage de l'endroit où le hasard nous force à nous arrêter en revenant à Fontainebleau : c'est près d'ici, qu'il y a seize ans, en revenant de Lyon, un crime, un crime inutile... Savoir que là, près de vous est un riche trésor, cent mille livres cachées dans ce pavillon et ne pouvoir en obtenir la clef. Je n'étais pas venu avec une pensée de meurtre contre Thérèse, mais la colère, l'espoir trompé, la fatalité a fait le reste... Voilà le bailli.

## SCÈNE III.

CHATEAUNEUF, LE BAILLI, DEUX PAYSANS, GERTRUDE.

GERTRUDE, montrant Châteauneuf. Voilà l'homme. (Elle sort.)

LE BAILLI, en entrant avec les paysans, qui le suivent. Restez là, vous autres, et tenez-vous prêts à exécuter mes ordres... si je vous en donne. Je me méfie des gens qui parlent de prince... comme ça... sans façon, et interrompent un homme qui dîne. (A Châteauneuf.) Monsieur, voulez-vous me dire ce que vous avez de si pressé... à me dire.

CHATEAUNEUF. Par ordre de M. le prince Osmaïloff, que j'accompagne, je viens vous faire ma déposition sur un double accident qui est arrivé près d'ici.

LE BAILLI. Deux accidents à la fois, c'est beaucoup, c'est presque trop; monsieur, faites votre déposition.

CHATEAUNEUF. Sur la route, dans la forêt, la chaise de monsieur le prince a versé.

LE BAILLI. Si votre prince avait connu les mœurs françaises, il vous aurait envoyé chercher le charron et non pas le bailli.

CHATEAUNEUF. Aussi, ai-je d'abord été avertir de braves gens qui relèvent la chaise et la raccommodent, tandis que le prince et une personne qui l'accompagne, sont entrés dans une cabane voisine.

LE BAILLI, voulant s'en aller. Qu'est-ce que me fait tout cela?

CHATEAUNEUF. Monsieur le bailli, je ne vous ai dit ce premier fait que pour vous expliquer le second.

LE BAILLI. Mais, monsieur, puisque je suis pressé, vous pourriez bien dire tout à la fois.

TRIPTOLÈME, de la fenêtre. Est-ce que vous ne venez pas, monsieur le bailli? on vous attend pour entamer l'oie.

LE BAILLI. Vous voyez, monsieur.

CHATEAUNEUF. J'achève en deux mots : les chevaux de la voiture de suite où j'étais, effrayés par la chute de la chaise, se sont emportés; un instant, le postillon n'en a plus été maître, et dans leur course, une vieille femme, qui se trouvait sur la route, a été atteinte et renversée.

LE BAILLI. Monsieur, si vous aviez connu les mœurs françaises, vous auriez été avertir le médecin et non le bailli.

CHATEAUNEUF. Monsieur le bailli, cette femme a perdu connaissance, quelques bûcherons se sont attroupés, et monsieur le prince a pensé que votre intervention était nécessaire.

TRIPTOLÈME, de la fenêtre. Monsieur le bailli, l'oie vous réclame.

LE BAILLI, à Triptolème. Et monsieur aussi. (A Châteauneuf.) Puisqu'il y a blessure, peut-être mort, je vais m'y rendre...

CHATEAUNEUF. Je vous suis.

LE BAILLI. Non, pardon! en attendant que je sache comment les faits se sont passés, il est bon que je sache où vous trouver.

CHATEAUNEUF. Je vous attendrai ici.

LE BAILLI. C'est à peu près ce que j'allais vous proposer : je ne vous arrête pas, bien certainement; seulement je prie ces braves gens d'entrer avec vous dans la salle basse et de vous tenir compagnie jusqu'à mon retour. (A part.) Si ça n'est pas un vrai prince, tu me le payeras. (Il parle bas aux deux paysans.)

CHATEAUNEUF. Le prince doit relayer à l'autre porte de cette maison; je n'aurai donc pas longtemps à prendre patience.

LE BAILLI, à part. Et ça t'apprendra à couper le repas des gens. (Haut.) Dans une heure ou deux, j'aurai fini de verbaliser. (Il salue et sort du côté où est entré Châteauneuf. Celui-ci entre dans la maison avec les deux paysans. Triptolème reparaît à la fenêtre et appelle.)

TRIPTOLÈME. Monsieur le bailli, monsieur le bailli, l'oie ne veut pas se laisser manger sans vous... Monsieur le bailli!... l'oie! l'oie... Il s'en va... Tiens, et Léonard qui arrive!

## SCÈNE IV.

TRIPTOLÈME, LÉONARD, arrivant par le chemin montant.

TRIPTOLÈME, à la fenêtre. Léonard! Léonard! par ici, à la fenêtre!

LÉONARD. Qu'est-ce que tu fais là?

TRIPTOLÈME. Je devrais manger et j'attends. Monte donc.

LÉONARD. Moi! certainement non!

TRIPTOLÈME. Alors tu vas me forcer à descendre.

LÉONARD. Descends. (Triptolème quitte la fenêtre.) Depuis deux jours entiers que nous sommes ici, je n'ai pu encore la voir. Singulière fille, elle me fuirait à dessein, qu'elle ne réussirait pas mieux à m'échapper.

TRIPTOLÈME, entrant. A te voir grogner tout seul, je suis sûr que tu parles d'elle.

LÉONARD. C'est vrai!

TRIPTOLÈME. Tu ne l'as pas rencontrée?

LÉONARD. Non : chez la vieille Marthe, elle n'y était pas; j'ai cru qu'elle serait au château, où je devais aller reporter à M. Desperrières le quart de la somme qu'il m'a si noblement prêtée pour cacher ma folie à mon père.

TRIPTOLÈME. Oh! je te reconnais, tu as bien travaillé pour économiser ce premier quart, et j'ai regretté de n'avoir pas, pour te venir en aide, achevé mon premier tableau.

LÉONARD. J'ai trouvé M. Desperrières bon et affectueux comme le premier jour; il m'a parlé de Bruyère comme d'une charmante enfant qui, sur lui aussi, exerce son invincible attrait; mais elle n'était pas non plus au château; enfin, partout où elle va habituellement, je n'ai pu la rejoindre.

TRIPTOLÈME. C'est qu'elle ne veut pas te voir.

LÉONARD. Elle qui, avant notre départ pour l'Italie, paraissait si bien comprendre que je l'aimais, et semblait si près de m'aimer aussi.

TRIPTOLÈME. Tiens, Léonard, je te trouve très-injuste.

LÉONARD. Comment?

TRIPTOLÈME. Tu dis avant notre départ : mais il y a deux ans de cela. Ah! bien, si Véronique, du quai Conti, celle de ce temps-là, venait me dire : « Triptolème, m'aimes-tu encore? » je serais bien obligé de lui répondre : « Il est possible que ça revienne, mais pour le moment c'est diablement parti! »

LÉONARD. Depuis trois jours que nous sommes de retour, elle pouvait me voir, m'expliquer...

TRIPTOLÈME. Qu'elle en aime un autre, peut-être? Mais c'est toujours difficile à dire. Enfin, veux-tu une preuve qu'elle n'est nullement curieuse de se trouver avec toi.

LÉONARD. Parle.

TRIPTOLÈME. Je l'ai rencontrée, moi!

LÉONARD. Toi!

TRIPTOLÈME. Et je lui ai parlé, moi!

LÉONARD. Que t'a-t-elle dit?

TRIPTOLÈME. C'est moi qui, sachant qu'elle devait venir à ce repas donné par Thibault, le maître de poste, lui ai dit, croyant lui faire plaisir, que je t'y amènerais.

LÉONARD. Eh bien?

TRIPTOLÈME. Eh bien, quand elle a su que tu devais y venir, elle n'y est pas venue; et je te le dis avec douleur, avec l'autorité vénérable d'un aîné : elle se moque de toi.

LÉONARD. Tais-toi, Triptolème.

TRIPTOLÈME. Il n'y a pas de Triptolème qui tienne : elle se moque de toi. Aussi, avec une fillette de cette sorte, tu t'amuses, Dieu me pardonne! à filer le sentiment... et tu exiges des fidélités de deux ans... des fidélités impossibles...

LÉONARD. Me tromper!

TRIPTOLÈME. Elle ne te trompe pas, puisqu'elle ne t'a rien dit : mais tu te trompes toi-même, en voulant faire un siége en règle, là où il ne s'agit que d'une surprise; un peu de tactique, et tu verras que c'est là une de ces places qu'on prend, mais qu'on ne garde pas.

LÉONARD. Si je te croyais...

TRIPTOLÈME. Si tu me croyais, tu brusquerais l'aventure, tu serais bien plus heureux.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, BRIARD.

BRIARD, *arrivant par la droite, s'arrêtant en voyant Léonard. — A part.* J'étais bé sûr qu'il était là à cause qu'elle va venir : il l'attend.

TRIPTOLÈME, *à Léonard, qui est resté pensif.* Et tu aurais l'avantage d'être au moins préféré pour un jour à ce redoutable rival. *(Il montre Briard.)*

LÉONARD, *regardant Briard.* Quoi! la passion brutale, la crédulité stupide...

TRIPTOLÈME. Écoute, je connais les auteurs; il y en a un qui a dit : « Il est des femmes pour qui un berger est un berger; il y en a d'autres pour qui un berger est un homme. »

LÉONARD. Tu me révoltes.

TRIPTOLÈME. Je suis choquant comme la vérité sur le bord de son puits. *(A Briard.)* Eh bien, tu ne me dis rien ce matin? Briard! pourquoi diable portes-tu maintenant un fusil en bandoulière derrière ton dos?

BRIARD. A cause qu'il y avait un loup enragé dans le pays.

TRIPTOLÈME. Et à quoi te servirait ton fusil?

BRIARD, *d'un air sombre.* A empêcher de prendre ce que j'ai ou ce que je veux avoir, donc!

TRIPTOLÈME, *à Léonard.* Il est aimable, n'est-ce pas?

LÉONARD. La vue de cet homme me répugne, j'aime mieux entrer un instant chez Thibaut. *(Il entre.)*

## SCÈNE VI.

BRIARD, TRIPTOLÈME.

BRIARD, *à part, et respirant avec soulagement.* Ah! il s'en va!

TRIPTOLÈME, *à Léonard qui rentre.* Je vais avec toi.

BRIARD, *retenant Triptolème.* Dites donc, c'est-y bé vrai, monsieur Triptolème, que vous venez de Rome?

TRIPTOLÈME. Oui, c'est vrai : après?

BRIARD. Est-ce que vous n'en avez point rapporté queuque relique?

TRIPTOLÈME. Pourquoi faire?

BRIARD. Pour en obtenir ce qu'on désire donc... une relique! ah! je vous la payerais bé, allez; j'ai encore des économies. Ces bargers de Brie qu'on disait si savants, il n'y en a plus, ou bien leurs secrets ne valont plus rien. Encore le mois passé, j'ai baillé une pièce de vingt-quatre sous à un que j'étais allé voir près de Coulommiers, j'ai fait tout comme il m'avait commandé, j'ai mis pendant sept jours une queue de lézard dans mon soulier gauche. *(Otant son soulier.)* Tais... la v'là., ça n'a rien fait.

TRIPTOLÈME. Ça ne m'étonne pas.

BRIARD. On m'a parlé d'un autre vieux, près d'Orléyans, qui sait faire de fameux breuvages.

TRIPTOLÈME. Tu avalerais cette cuisine-là?

BRIARD. Point moi, puisque j'aime déjà et furieusement... mais l'autre... l'autre parsonne.

TRIPTOLÈME, *à part.* Il serait capable de l'empoisonner *(Haut.)* Si jamais tu t'avises de lui faire rien boire à l'autre... à l'autre personne.

BRIARD. Est-ce que vous croyez que je veux y causer du mal?.. Ah! si je le voulais, j'en ai un moyen bé facile.

TRIPTOLÈME. Lequel donc?

BRIARD. Il y a des fleurs qu'elle n'aime point, et qui y rendont bé la pareille. Dame! c'est naturel. Les jacinthes, les tubéreuses quand elles sont près de Bruyère, y font perdre la tête.

TRIPTOLÈME. Si tu emploies aucun de ces moyens-là contre elle, tu es perdu. Mais je te donnerai quelque chose, moi, si tu me promets de ne jamais essayer de rien faire boire ou manger d'extraordinaire à personne.

BRIARD, *avec joie.* Je vous le jure... mais quelque chose de bon!

TRIPTOLÈME. Quelque chose qu'il faut chercher loin et longtemps, et qu'on ne trouve qu'avec peine; il n'y a que ça qui vaille un peu.

BRIARD. Eh bien, j'irai loin, je chercherai, ça m'est égal, dites.

GERTRUDE, *à la fenêtre de l'auberge.* Eh! dites donc! M. le bailli fait dire que l'on ne l'attende pas.

TRIPTOLÈME. Bigre! ni moi non plus.

BRIARD. Dites donc.

TRIPTOLÈME. Pas maintenant.

BRIARD. Quand donc?

TRIPTOLÈME. Plus tard, tu sais bien qu'on m'attend chez Thibault... Plus tard... D'ailleurs, il faut que je me souvienne... c'est compliqué... plus tard.

BRIARD, *le regardant s'éloigner.* Ah! mais, dites donc, monsieur Triptolème, l'ami de M. Léonard, est-ce que vous vous gaussez de moi? Il ne faudrait point, voyez-vous? à cause je sens bé que ça commence à se brouiller. *(Montrant sa tête.)* En dedans de moi, et je sens bé aussi que pour stilà qui viendrait se jeter à la traverse de mes amiquiés, il ne ferait point bon. J'ai un fusil, moi, contre les chiens enragés. *(Pendant ces derniers mots, Bruyère est descendue de la montagne, et se place devant lui.)*

## SCÈNE VII.

BRIARD, BRUYÈRE.

BRUYÈRE. Jean Briard, me voilà!

BRIARD. Ah! je savais bé que vous viendriez.

BRUYÈRE. Tu en étais sûr?

BRIARD. Oui, vous l'aviez dit.

BRUYÈRE. Qu'est-ce que tu me veux?

BRIARD, *avec tendresse.* Toujours la même chose.

BRUYÈRE. Tu m'aurais dispensée de venir si tu m'avais dit cela là-bas.

BRIARD. Vous ne voulez point que je vous en parle dans le bois ou dans les champs.

BRUYÈRE, *vivement.* Je te le défends.

BRIARD. A cause?

BRUYÈRE. Dans ton intérêt, peut-être.

BRIARD. Il y en a d'aucuns qui vous en parlent partout.

BRUYÈRE. Maintenant?

BRIARD. Non, pas à c'te heure, avant leur départ.

BRUYÈRE. C'est que ceux-là savent respecter la fille qu'ils aiment, et que dans un désert avec eux, je serais en sûreté.

BRIARD. Et contre moi, vous avez un charme qui n'agit que dans le voisinage des maisons.

BRUYÈRE. C'est possible; mais n'aie jamais le malheur de me parler de ton amour à plus de vingt-cinq pas d'une maison habitée, entends-tu bien?

BRIARD. Oh! si jamais, et ça viendra peut-être, ça! j'ai un charme plus fort que le vôtre, c'est vous qui m'obéirez, c'est vous qui serez forcée de m'entendre dans tous les endroits et à toutes les heures, et ça sera encore pour la même chose... ça sera encore pour vous dire : Bruyère, soyez ma femme, à cause que je vous aime par-dessus toutes choses; à cause que je ne peux pas vivre sans vous; vous savez les plantes que l'on met dans les caves, elles poussent des rejetons qui vont au soupirail pour voir le jour; c'est comme ça que je vais à vous, moi, Bruyère, ma chère Bruyère.

BRUYÈRE. Jean Briard, je m'en vais.

BRIARD. Non! ne me rendez point méchant, restez.

BRUYÈRE. Tu sais à quelle condition.

BRIARD. Je me tairai, il faut que tout vous obéisse, et les gens et les bêtes, et la gaieté et la misère, et la santé et la maladie; car c'est encore vous qui avez guéri les bestiaux du château de Crécy, sous prétexte qu'ils étaient les amis de Bruno, la vache noire que vous affectionnez.

BRUYÈRE. C'est donc mal de guérir des bestiaux qui vont mourir?

BRIARD. Non, mais c'est pas bé d'ensorceler le monde; l'autre jour, je vous ai vue endormir une poule en y faisant sentir queuque chose, et on m'a dit que vous aviez charmé le nouveau propriétaire, le baron Desperrières, qui est à c't' heure avec vous ni plus ni moins qu'un ami.

BRUYÈRE. Tu vois bien que tu ne vaux rien, puisque tu es fâché qu'on m'aime.

BRIARD. Ah! je voudrais t'y que ceux que j' haïs puissent vous aimer comme moi, à en être fous, à être prêts à tout, à s'offrir au diable d'enfer, quoi!

BRUYÈRE. Est-ce que tu crois que le diable voudrait de toi?

BRIARD. Il en a déjà bé voulu.

BRUYÈRE. Quand donc?

BRIARD. Au temps où je n'étais pas si bête qu'à c't' heure, où je n'étais pas non plus si fort, et où un homme me faisait aussi peur qu'à c't' heure le vent du soir dans les feuilles mortes.

BRUYÈRE. Tu ne m'as jamais raconté.

BRIARD. J'ose pas dire.

BRUYÈRE. Et moi, je veux savoir.

BRIARD. Est-ce que vous n'en savez point déjà quelque chose?

BRUYÈRE. Moi? es-tu fou?

BRIARD. Je le deviendrai peut-être, mais je ne le suis pas encore. Car j'ai souvenance que vous allez quelquefois la nuit seule dans le bois, là... *(Montrant le fond.)*

BRUYÈRE. Tu as remarqué?

BRIARD. Le barger ne dort pas toujours dans son chariot, au milieu de son parc... et je n'étais point encore fou quand j'ai vu que les nuits où vous entriez seule au bois, il y avait une petite lumière au haut du pavillon inhabité... j'allais voir par là, quand le jour était venu, et je ne trouvais rien... une seule fois...

BRUYÈRE. Qu'as-tu vu?

BRIARD. Une forme blanche, une forme de femme qu'a s'est évaporée dans le taillis du côté où je n'irai jamais.

BRUYÈRE. Pourquoi?

BRIARD. Parce que c'est là qu'il m'a mené.

BRUYÈRE. Qui?

BRIARD. Stilà sans doute qui allume le feu du pavillon des Bois.

BRUYÈRE. Où l'avais-tu trouvé?

BRIARD. Un soir, déjà tard, je n'avais que dix-huit ans et à c't' heure j'en ai bellement trente-quatre. J'avais rentré le troupiau et je traversais le bois pour aller voir m' brave homme d' père qui se mourait: une figure noire se jette sur moi, me serre le cou et me dit: « Ton corps est mort et ton âme aussi, à moins que tu ne m'obéisses en tout... » On ne peut point se battre quand on tremble... il vit que j'étais prêt à tout faire: il me conduisit à un buisson après m'avoir mis un mouchoir sur les yeux: « Ramasse, me dit-il; » je me baissai et je pris à terre un grand paquet qui était tout froid et enveloppé dans un linge; je le mis sur mon dos, je le soutins d'une main, la figure noire me tenait par l'autre main pour me conduire! elle marchait la première et écartait les branches pour nous faire un chemin dans le fourré; en route le linge se dérangea, il en sortit quelque chose qui glissa sans tomber le long de mon dos; j'avais si peur que j'essayais de courir, mais à chaque pas je sentais cette chose, longue comme un bras nu, qui frappait sur moi... tais: vous avez un peu peur vous-même!

BRUYÈRE. Continue.

BRIARD. Ça me parut bien long à marcher comme ça; enfin, il s'arrêta et me dit: « Jette, » je jetai, et à un bruit que fit en tombant queuque chose qui était aussi dans le paquet comme un morceau de fer contre une pierre, j'entendis que ça tombait plus bas que mes pieds... Il remua queuque temps de la terre à côté de moi qui tremblais la fièvre. Après ça, sans me rien dire, il m'emmena encore, pas bé loin, à cause que je crois que je tournais toujours, puis il s'arrêta, me fit coucher à plat ventre par terre, m'ôta le bandeau et me dit tout bas, si tu te lèves avant une demi-heure, si tu dis un seul mot de notre rencontre, ton corps est mort et ton âme aussi.

BRUYÈRE. Et depuis?

BRIARD. Plus rien; seulement j'ai bé senti que je ne pensais plus de la même manière, j'étais autrement et un peu malade en dedans. Queuque temps après, je vous ai vue toute petite fille, et j'ai été tout pris de bon vouloir pour vous. Quand nous jouions ensemble, j'oubliais: quand je vous donnais la main, j'osais aller un peu pus avant dans le bois et dès ce temps me trouvant mieux avec vous qu'avec les autres, je me disais: il faudra qu'elle soit ma femme.

BRUYÈRE. Ne pense plus à cela, Jean Briard, à force d'en parler tu as fini par m'effrayer et, sans le comprendre, cependant je vois bien qu'il t'est arrivé quelque chose d'extraordinaire qui a troublé un peu tes idées.

BRIARD. Point tant à cause que je vois bé qu'il y a queuque chose qui n'est point naturel dans tout le penchant qu'un chacun a pour vous; ça tient-il aux plantes que vous portez dans votre gibecière?

BRUYÈRE, *ouvrant sa gibecière.* Mais tiens, regarde.

BRIARD. Ou bé aux poudres que vous en faites.

BRUYÈRE. Viens, je vais te les expliquer.

BRIARD, *se reculant.* Tout cela fait que vous n'êtes pas une femme comme une autre.

BRUYÈRE. Vas-tu recommencer tes extravagances?

BRIARD. Eh bien, dites-moi que vous m'aimerez!

BRUYÈRE. Non.

BRIARD. Baillez-moi la fleur qui est là toute fraîche (*Il montre la gibecière.*)

BRUYÈRE, *en prenant une.* Celle-là?

BRIARD. Oui, c'tell'-là!

BRUYÈRE. Je ne peux pas te la donner.

BRIARD. Eh ben, à cause?

BRUYÈRE. Parce qu'elle est préparée.

BRIARD. Pour qui?

BRUYÈRE. Pour des poules, bêta!

BRIARD. Vous ne voulez point me la bailler?

BRUYÈRE. Non.

BRIARD. Alors je dirai à tout le monde ce que je sais.

BRUYÈRE. Tu n'oserais pas.

BRIARD. Vous croyez? Tais! voilà M. Desperrières. (*On aperçoit le baron Desperrières sur la hauteur.*)

BRUYÈRE. Il vient ici.

BRIARD. Et je vais y dire le feu du pavillon, la forme blanche...

BRUYÈRE. Tu te tairas.

BRIARD. Les gros chiens s'ennuient d'être longtemps à l'attache.

BRUYÈRE. Tu te tairas.

BRIARD. Oui, si vous êtes sorcière.

BRUYÈRE, *lui jetant au visage de la poudre qu'elle a prise dans sa gibecière.* Tu te tairas!

BRIARD. Quéque vous m'avez jeté là? (*Il éternue.*) Je veux... (*Il éternue.*) M. le baron... (*Il éternue trois fois.*)

BRUYÈRE. Ça ne finira que quand tu te seras mis la tête trois fois dans l'eau.

BRIARD, *se débattant.* Ah! j'y vais... mais... (*Il sort en éternuant d'une manière convulsive, tandis que Desperrières descend en scène.*)

## SCÈNE VIII.

BRUYÈRE et DESPERRIÈRES. — *En se retournant, Bruyère se trouve en face du baron.*

DESPERRIÈRES. Vous ici, mon enfant! je vous cherchais, et j'avais été d'abord à votre demeure, au milieu des bois.

BRUYÈRE. Est-ce que Bruno est malade?

DESPERRIÈRES. Grâce à vous, ni elle ni ses amis, comme vous dites; mais mon fermier m'a dit toutes les obligations qu'il vous avait, et je désirais apprendre par la vieille Marthe, avec qui vous vivez, quelques détails sur votre origine, vos parents, votre manière d'être.

BRUYÈRE. Que vous a dit Marthe?

DESPERRIÈRES. Je ne l'ai pas trouvée; on m'a dit qu'il y a une heure, on l'avait vue sur la grande route; mais au lieu de la suivre par-là, j'ai pris la traverse dans le bois, j'avais cru vous apercevoir: de loin, j'avais vu une forme blanche et légère courant à travers les sentiers dont elle semblait connaître tous les détours; j'ai bientôt été forcé de renoncer à la suivre, et de là mon étonnement quand je vous ai rencontrée ici.

BRUYÈRE. Eh bien, monsieur le baron, si vous le voulez, au lieu de Marthe, ce sera moi qui répondrai à vos questions.

DESPERRIÈRES. J'aime mieux cela. Voulez-vous me dire d'abord quel était votre père?

BRUYÈRE. Je n'ai jamais bien su ce qu'était le mari de ma mère... et, pour me cacher peut-être des choses que je ne dois pas savoir, on m'a dit qu'il était mort avant que je ne vinsse au monde.

DESPERRIÈRES. Et votre mère?

BRUYÈRE. Elle m'a quittée bien jeune; cependant, je me la rappelle encore, et je ne vois jamais une image de la Vierge sans penser à elle et sans pleurer.

DESPERRIÈRES. Vous dites qu'elle vous a quittée, vous ne croyez donc pas qu'elle soit morte?

BRUYÈRE. Ah! sans ça, est-ce qu'elle ne serait pas revenue?

DESPERRIÈRES. Comment est-elle partie?

BRUYÈRE. Un matin, elle a dit à ma sœur aînée...

DESPERRIÈRES. Vous avez une sœur?

BRUYÈRE. Oh! oui! Un matin, ma mère a donc dit à ma sœur: « Je suis obligée d'aller où quelqu'un m'appelle... je ne veux pas que cette personne vienne ici et voie Bruyère... je reviendrai bien certainement demain... » Mais en parlant, elle pleurait et nous embrassait... Elle n'est jamais revenue.

DESPERRIÈRES. Comment, jamais aucune trace?

BRUYÈRE. Jamais!

DESPERRIÈRES. Et elle s'appelait?...

BRUYÈRE. Je m'appelle Bruyère.

DESPERRIÈRES. Pardon de mon indiscrétion... Vous m'avez parlé d'une sœur... elle n'est plus avec vous?

BRUYÈRE. Elle a été obligée de partir aussi.

DESPERRIÈRES. Vous êtes donc seule, sans appui?

BRUYÈRE. Oh! non, quelqu'un... que je ne puis nommer... pourvoit à tous mes besoins; par elle, je suis assez riche, et surtout bien heureuse quand je la vois.

DESPERRIÈRES. Je ne veux pas risquer d'être indiscret encore; mais vous pouvez me dire ce qu'il faut croire de tous les secrets merveilleux que vous possédez.

BRUYÈRE. Je n'ai pas celui que je voudrais le plus.

DESPERRIÈRES. Lequel donc?

BRUYÈRE. Celui qui vous guérirait de cette tristesse dont tout le monde s'aperçoit et qui me fait tant de peine.

DESPERRIÈRES. Comment! chère enfant, vous pensez donc quelquefois à moi?

BRUYÈRE. Oh! oui, et souvent j'ai regretté que le malheur ne vous ait pas donné une entorse ou une fièvre au lieu d'un chagrin.

DESPERRIÈRES. Tout l'art des hommes ici ne peut rien, et je ne puis espérer qu'en la bonté de Dieu. Cependant, et sans reproche, je serai plus confiant que vous: sachez qu'après bien des malheurs, j'ai retrouvé à Venise, avilie et misérable, une personne dont j'aurais acheté la pureté et le bonheur au prix de ma fortune et de ma vie; je voulais du moins l'arracher à sa honte et à la servitude, mais le lendemain du jour où je l'avais reconnue, on parvenait à la soustraire à mes recherches; depuis lors, peines, soucis et fatigues, rien n'a été négligé, mais ma poursuite a été sans résultat; cependant j'espère encore, et chaque jour je vais voir, comme aujourd'hui, si la poste m'apporte quelques nouvelles favorables de ceux que j'ai chargés, en divers pays, de continuer mes

recherches, quand le découragement et le chagrin m'ont ramené au château de Crécy.

BRUYÈRE. S'il n'y a que Dieu qui puisse vous guérir, je vous promets que, le matin, le soir, et tous les dimanches à la messe, j'aurai une prière bien fervente pour vous.

DESPERRIÈRES. Ce n'est pas encore assez, mon enfant; promettez-moi aussi que, si quelque malheur vous privait du mystérieux appui qui ne vous a pas encore failli, vous viendriez à moi bien franchement, certaine de me faire un grand plaisir.

BRUYÈRE. Je vous le promets.

DESPERRIÈRES. Permettez que je vous embrasse.

BRUYÈRE. J'étais tentée de vous demander pourquoi, en partant, vous ne m'embrassiez pas. (Il la baise au front et s'éloigne par la droite en se retournant plusieurs fois pour la regarder; Bruyère aussi le suit des yeux.)

## SCÈNE IX.

### BRUYÈRE, JEAN BRIARD.

BRIARD, sortant de la maison. Vous êtes encore là?

BRUYÈRE. Tu n'éternues plus?

BRIARD. Je ne veux point que vous le voyiez.

BRUYÈRE. Qui?

BRIARD. Il repart demain matin, je viens d'y entendre dire.

BRUYÈRE. De qui parles-tu?

BRIARD. Ça fait qu'il ne vous aura point parlé du tout.

BRUYÈRE. Qui donc?

BRIARD. M. Léonard.

BRUYÈRE. Il part demain!

BRIARD. Et si vous ne vous en allez point, je saurai bien l'empêcher d'aller jusqu'à vous.

BRUYÈRE. Qu'est-ce que tu lui feras?

BRIARD. Tout le mal que je pourrai.

BRUYÈRE. Écoute, Jean Briard, tantôt je t'ai refusé une fleur...

BRIARD. Je le sais bé, et vous m'avez fait éternuer, et si fort que j'ai renversé le premier seau d'eau où j'ai trempé ma tête.

BRUYÈRE. Faisons la paix : tiens, je te donne ce que tu m'avais demandé. (Elle tire de sa gibecière la fleur désignée par Briard dans la scène précédente et la lui fait respirer.) Dis-moi si elle sent bon.

BRIARD. Ah! oui, c'est comme un baume qui vous court... tout le corps... ah! comme c'est donc... bon... et agréable... (Il tombe endormi sur un tertre.)

BRUYÈRE. Léonard s'en va!... Ah! son père m'a trompé... il devait rester... J'aurais pu le voir sans être vue... je voudrais... et cependant j'ai promis... (Elle fait quelques pas pour s'éloigner; Léonard entre vivement et se place devant elle.)

## SCÈNE X.

### BRUYÈRE, LÉONARD, BRIARD, endormi. — La nuit est venue.

LÉONARD. Bruyère, je vous ai toujours connue franche et sincère.

BRUYÈRE. Je le suis.

LÉONARD. Si je vous interroge, le serez-vous encore?

BRUYÈRE. Dans tout ce qui ne concernera que moi, je le serai.

LÉONARD. Est-il vrai que vous m'avez évité depuis deux jours?

BRUYÈRE. Oui.

LÉONARD. Est-il vrai que vous ne soyez pas venue à ce repas parce qu'on vous avait dit que j'y serais?

BRUYÈRE. Oui.

LÉONARD. Ainsi, Triptolème avait raison : vous vous moquiez de moi?

BRUYÈRE. Non.

LÉONARD. Voulez-vous m'expliquer les motifs de votre conduite?

BRUYÈRE. Non.

LÉONARD. Je vous les dirai, moi.

BRUYÈRE. Je n'aime pas que personne, vous moins que tout autre, m'interroge ainsi : mais je veux vous entendre, et, quoi qu'il puisse m'en coûter, je répondrai.

LÉONARD. Il y a quinze mois encore, vous pensiez qu'un jour je pourrais vous épouser.

BRUYÈRE. C'est vrai!

LÉONARD. Vous ne pensez plus de même?...

BRUYÈRE. C'est encore vrai!

LÉONARD. Et alors vous avez pensé à un autre?

BRUYÈRE. Ce n'est plus vrai.

LÉONARD. Tu as raison, ma petite Bruyère : mariés ou non, est-ce que cela empêche de s'aimer, de se le dire, d'être tout l'un pour l'autre?

BRUYÈRE. Que dites-vous, vous, Léonard?

LÉONARD. Oui, moi, qui revenais ici avec ton souvenir, avec ta pensée; moi qui ne veux pas te laisser à quelque rustre indigne de toi; moi qui ai fait le premier battre ton cœur, et qui réclame, non plus dans un avenir incertain, mais bientôt, mais à présent, le prix de mon amour.

BRUYÈRE. Mais comprenez-vous les paroles que vous dites? Je voudrais bien, moi, ne pas les entendre...

LÉONARD. Qu'ont-elles qui t'effraye? En échange de ton cœur, je t'offre amour, bonheur, gloire; oui, de la gloire; tu me suivras, tu m'inspireras, j'aurai du talent; ton image sera dans tous mes tableaux, car mon type de beauté et de grâce, ce sera toi; Raphaël, Rubens, n'ont-ils pas immortalisé leur maîtresse?

BRUYÈRE. Oh! oser dire cela à une fille qui est seule au monde!

LÉONARD. Tu ne le seras plus, puisque tu m'appartiendras.

BRUYÈRE. Léonard, je vous dis que je suis sans appui, sans défense. (Elle aperçoit une lumière briller au haut du pavillon des bois et pousse un cri.) Ah! cette lumière au pavillon!... Le ciel m'a entendue!...

LÉONARD Que dis-tu?

BRUYÈRE. Léonard, je puis vous avouer maintenant que je vous aimais...

LÉONARD. Achève.

BRUYÈRE. Parce que maintenant, je crois que je vous méprise.

LÉONARD, s'élançant en voyant qu'elle va s'éloigner. Bruyère!

BRUYÈRE, avec autorité. Restez! (A part.) Allons pleurer près de ma sœur. (Elle s'éloigne. — Léonard reste un moment anéanti.)

LÉONARD. Son mépris! oui, je l'ai mérité; j'ai lâchement outragé une faible enfant, pleine de naïve confiance. Un seul mot m'a vengée : le mépris! a-t-elle dit, et sans doute aussi l'indifférence, l'oubli. Ah! je suis un misérable.

## SCÈNE XI

### LÉONARD, TRIPTOLÈME, BRIARD, d'abord endormi.

TRIPTOLÈME, à demi-gris. Eh bien, grand vainqueur?

LÉONARD. Tais-toi, tu as manqué me faire perdre à jamais le bonheur de ma vie; mais il y a un moyen de tout réparer; je prierai, je supplierai... il faudra bien qu'il cède à mes instances, à ma douleur?

TRIPTOLÈME. Qui, il? est-ce moi? je suis tout prêt à céder.

LÉONARD. Et avant une heure, je reviens implorer ma grâce.

TRIPTOLÈME, faisant quelques pas pour le retenir. Léonard! Léonard! (Il s'embarrasse dans les jambes de Briard endormi et tombe à terre. Léonard sort en courant.)

TRIPTOLÈME, tombant. Un piége à loup!

BRIARD, se réveillant. Qui qu'est là?

TRIPTOLÈME. Parbleu, c'est moi.

BRIARD. Vous, monsieur Triptolème? quéque vous avez donc?

TRIPTOLÈME. J'ai le nez écorché, et toi, qu'est-ce que tu faisais là?

BRIARD. Je dormais.

TRIPTOLÈME Quand tu dors, tu devrais bien retirer tes jambes sous toi.

BRIARD. Et savez-vous qui m'avait endormi?

TRIPTOLÈME. Une bouteille de vin.

BRIARD. Ah! ouais... la sorcière.

TRIPTOLÈME. C'est comme cela que tu appelles ta bien-aimée?..

BRIARD. Vous m'avez promis un talisman contre elle.

TRIPTOLÈME. Laisse-moi tranquille, je ris.

BRIARD, avec énergie et le relevant. Je ne ris pas, moi, vous me l'avez promis, je le veux.

TRIPTOLÈME. Tu le veux sérieusement?

BRIARD. Je crois que le mieux pour vous, c'est de me le bailler.

TRIPTOLÈME, à part. Attends, je m'en vais t'en composer un, moi. (Haut.) D'abord as-tu pour te le pendre au cou un sachet de toile grise avec des cordons de ruban de fil blanc?

BRIARD. J'en aurai un; faut-il qu'il soit grand?

TRIPTOLÈME. Assez grand, parce qu'il doit contenir trois choses.

BRIARD. Un sachet! et trois choses! ah! je sais la première.

TRIPTOLÈME, à part, Alors tu en sais plus que moi. (Haut.) Voyons, dis.

BRIARD. La première chose, c'est un caillou taché de sang.

TRIPTOLÈME. Oui, mais prends-y bien garde, pas du sang versé volontairement. (A part.) Il faut bien prendre ses précautions avec lui.

BRIARD, réfléchissant. Il n'y a pas beaucoup de cailloux dans le pays.

TRIPTOLÈME. Parbleu! tu n'as qu'à venir à Fontainebleau où nous allons prendre des vues, Léonard et moi, et tu auras de quoi chercher, par exemple, dans les gorges d'Apremont.

BRIARD. Les gorges d'Apremont, bon! la seconde chose?

TRIPTOLÈME. La seconde chose?

BRIARD. Oui, la seconde chose?

TRIPTOLÈME. J'entends bien, la seconde chose.

BRIARD. Vous ne savez pas?

TRIPTOLÈME. Je ne sais pas! j'en sais trop; mais il faut choisir suivant les personnes et les circonstances. Dis-moi, rêves-tu?

BRIARD. Toujours.

TRIPTOLÈME. De quoi as-tu rêvé cette nuit?

BRIARD. Comme à l'ordinaire.
TRIPTOLÊME. De quoi rêves-tu à l'ordinaire ?
BRIARD. D'elle, toujours d'elle.
TRIPTOLÊME, à part. Je n'ai jamais vu un amour plus entêté. (Haut.) Que faisait-elle dans ton rêve ?
BRIARD. Alle traversait le pré en chantant, descendait au ruissiau, ôtait ses bas et mettait dans l'eau ses pieds blancs comme des plumes de cygne, et petits à ne pouvoir marcher. Moi, je m'étais blotti à vingt pas derrière elle, pour ne point la déranger. je voyais son cou et ses épaules, et quand alle se virait un brin, je voyais la moitié de son visage... Eh bié ?...
TRIPTOLÊME, d'un air méditatif. Je ne vois rien là-dedans.
BRIARD. Tout à coup j'ai vu sortir du bois le loup enragé qu'on pourchasse depuis longtemps; mais, c'est drôle, ça, n'est-ce point (riant), ce loup au lieur de sa tête d'animal, avait la mienne.
TRIPTOLÊME. Comme homme tu passes encore, mais comme loup tu devais être bien laid ?
BRIARD. C'était affreux, car le loup s'est mis à marcher droit sur elle qui ne s'inquiétait point de lui, et continuait à ferdonner en secouant à l'air ses cheveux qu'elle avait dénoués. J'ai voulu m'élancer sur le loup, mais y avait une force d'enchantement qui retenait mon corps attaché à l'orme. C'est égal ! j'ai tiré mon couteau.
TRIPTOLÊME. Ah! voilà que ça vient ! un couteau ! un couteau en fer ! du fer ! un métal !
BRIARD. Mais, malgré moi, mon couteau s'est échappé de mes mains, et s'a planté à terre.
TRIPTOLÊME. Bien ! un métal enfoui sous terre!
BRIARD. Et à la place du manche est poussé un petit bouleau de dix ans.
TRIPTOLÊME. Très-bien ! un métal enfoui depuis dix ans.
BRIARD. Comment que je saurai, quand je l'aurai trouvé ce métal, s'il y a dix ans qu'il est là ?
TRIPTOLÊME. Je ne sais pas comment tu le sauras, je ne t'ai pas promis, moi, de te fournir le talisman, mais de te dire comment il se compose. Continue.
BRIARD. Je secouai le bouleau comme un furieux, car le loup approchait toujours je voulais crier... je ne pouvais point, quand j'ai entendu Bruyère qui, sans se retourner, chantonnait:

J' suis invulnérable, ô gué ?
J' suis invulnérable.

En même temps, elle a pris tout doucement le loup, a y fait un collier de ses longs cheveux, et, comme elle retirait ses pieds de l'eau, la bête s'est mise à les lécher, dame! que j'en étais jaloux.
TRIPTOLÊME. Parfait ! voilà notre troisième chose... des cheveux !...
BRIARD, riant et saisissant sa tête. Ma forêt en a-t-elle assez ?
TRIPTOLÊME. Il s'agit bien de la tête, il faut une chevelure, la chevelure d'une femme.
BRIARD, souriant. Bon ! je sais.
TRIPTOLÊME. Non pas. (A part.) Il faut le dérouter. (Haut.) Une femme de vingt à trente ans.
BRIARD. Ah !
TRIPTOLÊME. Ayant beaucoup péché, comme Madeleine.
BRIARD. Ça se trouve.
TRIPTOLÊME. Ça se trouve même beaucoup; qui soit grande dame et ait carrosse.
BRIARD. Ça se trouve encore.
TRIPTOLÊME. Et qui ne porte pas de poudre.
BRIARD. Mais toutes les grandes dames en portent.
TRIPTOLÊME. Ça ne me regarde pas. Maintenant, voici les conditions dans lesquelles il faut se procurer ces trois objets.
BRIARD. Ah! on ne peut point les prendre comme on veut et quand on peut.
TRIPTOLÊME. Ça serait commode! pas du tout, il faut que chacun de ces trois objets soit trouvé ou pris un des trois derniers jours du décours de la lune; mais trois jours de suite.
BRIARD. Nous sommes au troisième quartier.
TRIPTOLÊME. Tu retiendras bien tout cela ?
BRIARD. Oui; et quand je l'aurai.
TRIPTOLÊME. Quand tu l'auras bien exactement avec les conditions que je t'ai dites, la personne dont tu voudras être aimé, t'aimera malgré elle. Mais c'est trop difficile, n'est-ce pas?
BRIARD. Non... Ah!... j'essayerai.
TRIPTOLÊME, à part. L'enragé! attends que je t'en dégoûte. (Haut.) Ah! j'oubliais, il faut pour que le talisman opère, que la personne dont on veut être aimé ait son père ou sa mère...
BRIARD. Si elle n'a ni père, ni mère?...
TRIPTOLÊME. Ou son tuteur et sa tutrice qui ait péri par la roue. (A part.) Comme cela, j'espère, tu la laisseras tranquille, et moi aussi... au diable l'imbécile, il est bête à dégriser les gens. (Il sort.)

BRIARD. Qui ait péri par la roue! par la roue! Marthe, la vieille Marthe qui peut à peine marcher, périr par la roue! il a voulu se gausser de moi! ce talisman n'est point possible! Eh bien, qu'il prenne garde à lui, lui et son ami Léonard... je saurai bé faire mes affaires moi-même et sans son talisman... d'abord le meilleur moyen pour qu'on vous aime, c'est qu'on n'en aime point un autre... et quand on connait cet autre, le meilleur moyen pour qu'on ne l'aime point, c'est qu'il ne soit plus là et qu'il ne puisse pas revenir. (Il joue avec son fusil.) C'est bé facile... ça... mais c'est peut-être pas bé... je ne peux point aller demander... ils me diraient tous que c'est mal... le sort me dira la vérité... j'ai un sou marqué dans ma poche... s'il tombe face, mon petit fusil, tu m'auras été donné pour moi plus que pour mes brebis. (Il jette le sou en l'air. — Léonard entre.)

## SCENE XII.

BRIARD, LEONARD.

LÉONARD, à part. Il faut qu'elle passe par ici. (Apercevant l'action de Briard.) Que fais-tu donc là?
BRIARD. Je consulte le destin pour savoir si je dois faire une chose que je pense.
LÉONARD, mettant le pied sur le sou qui est tombé. Comment, tu remets au hasard...
BRIARD. Voulez-vous bé me laisser mon sou.
LÉONARD, ôtant son pied. Tiens, pauvre insensé!
BRIARD, à mi-voix et regardant le sou. Je crois bé qu'il voulait m'empêcher de voir, c'est face.
LÉONARD. Eh bien, ce que tu as pensé?
BRIARD. Je le ferai.
LÉONARD, apercevant Bruyère. La voilà!
BRIARD. Ah! alors ça sera plus tôt que je ne croyais. (Il se retire derrière le puits et prend son fusil.)

## SCENE XIII.

LES MÊMES, BRUYÈRE.

BRUYÈRE, entrant en scène, lentement. Ma sœur m'aime; du moins, elle m'a dit qu'elle viendra bientôt pour ne plus me quitter.
LÉONARD. Bruyère! (Elle fait un mouvement.) Ne me fuyez pas, car je suis si honteux que je n'oserais vous suivre.
BRUYÈRE. Une heure vous a bien changé.
LÉONARD. C'est que maintenant je sais tout.
BRUYÈRE. Qui vous a dit ?
LÉONARD. Mon père.
BRUYÈRE. Votre père!
LÉONARD. Il y a une heure, désespéré de vous avoir outragée, j'ai couru chez mon père, je lui ai avoué que je vous aimais, que je voulais vous épouser.
BRUYÈRE. Ah! merci, Léonard; j'avais besoin de vous entendre parler ainsi.
BRIARD, qui a apprêté son fusil et hésite. S'il doit partir demain, cependant...
LÉONARD. Mon père m'a dit que, craignant mon amour pour vous, il vous avait priée de m'éviter, de ne pas me parler... que vous le lui aviez promis... je l'ai trouvé inflexible à ma prière, mais du moins il m'a ôté mes craintes et mes soupçons, et je suis venu vous demander grâce de l'injure que je vous ai faite.
BRUYÈRE. Parlez encore comme cela, Léonard, ça me fait du bien au cœur.
BRIARD, posant son fusil. Je n'obéirai au sort que si Bruyère lui dit qu'elle l'aime... écoutons.
LÉONARD. Peut-être aurais-je vaincu la résistance de mon père en lui disant que mon travail nous ferait vivre; mais mon travail pour plus d'un an encore ne m'appartient pas, car j'ai fait une grande faute que je dois vous avouer.
BRUYÈRE. Vous avez aimé une autre femme?
LÉONARD. Oh! non, mais j'ai joué et perdu. (Bruyère fait un soupir de soulagement.) M. Desperrières m'a sauvé en me prêtant une forte somme.
BRUYÈRE. Ah! je l'aimais déjà.
LÉONARD. Je n'ai pu lui en rendre encore qu'une partie, il faut que je travaille pour acquitter le reste.
BRUYÈRE. Ah! c'est bien! bien! vous êtes un cœur bon et loyal! je sais que demain matin vous devez quitter Crèvecœur pour aller travailler... Partez, Léonard, travaillez avec courage, du fond du cœur je vous pardonne.
LÉONARD. Bruyère, n'aurai-je que mon pardon? Cet aveu, que dans un moment de colère vous m'avez fait pour le passé, ne l'obtiendrai-je pas pour maintenant, pour toujours?
BRUYÈRE. Non, Léonard, j'ai encore peur de vous.
LÉONARD. Si je vous en supplie à genoux.
BRUYÈRE. Ne me priez pas, commencez tout de suite la route qui doit vous éloigner de moi.
LÉONARD. Bruyère, vous avez bien de la rancune!...

BRUYÈRE. Quand vous ne serez plus si près de moi...

LÉONARD. Vous l'exigez?

BRUYÈRE. Je vous le demande au nom de votre affection pour moi.

LÉONARD. Adieu donc, Bruyère, adieu! (Il commence à monter le chemin tournant sans perdre de vue Bruyère, qui le suit aussi des yeux. — La lune s'est levée. — Le théâtre est à demi éclairé.)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE BAILLI, DEUX PAYSANS, CHATEAUNEUF et DESPERRIÈRES. — Le Bailli revient par le chemin du fond. — Desperrières rentre par la porte charretière.

DESPERRIÈRES, à part et pensif. Quelles sont ces voitures qui relayent et cette femme voilée?

LE BAILLI, qui a été à la porte de la salle basse. Vous pouvez sortir, monsieur. (Châteauneuf sort, suivi des deux paysans.)

DESPERRIÈRES, le reconnaissant, à part. Cet homme ici, cette voiture qui vient de partir! (A un des deux paysans.) Viens, il me faut des chevaux; des chevaux à l'instant.

CHATEAUNEUF, au bailli. Je suis donc libre, monsieur le bailli?

LE BAILLI. Oui, monsieur, le prince a donné caution.

CHATEAUNEUF. Pourquoi, caution?

LE BAILLI. Parce que la vieille Marthe est morte.

BRIARD, qui, abrité par le puits, entend la conversation du bailli et de Châteauneuf, tout en suivant avec anxiété les mouvements de Bruyère et de Léonard. Tais! Marthe est morte! (Léonard est arrivé au détour du chemin au pan coupé, il s'arrête et s'appuie sur le tronc pour jeter un dernier regard sur Bruyère. Celle-ci s'est approchée, monte sur la pierre et tend au-dessus de sa tête, en faisant face au public, les deux mains à Léonard, qui les baise avec ardeur en se penchant.)

CHATEAUNEUF. Et comment cette pauvre femme a-t-elle été tuée? (Le bailli s'approche de la lanterne qui s'est éclairée sous la porte charretière pour lire son procès-verbal.)

LE BAILLI. Je vais vous dire les propres expressions du procès-verbal.

BRUYÈRE, se soulevant sur la pointe des pieds pour se rapprocher de Léonard, qui lui tient les mains. Léonard, je t'aime!

BRIARD, qui a suivi toute cette pantomime, arme son fusil. Elle l'aime!...

LE BAILLI, lisant. Frappée par la roue.

BRIARD. Par la roue!... (Il pose son fusil.) Je ne le toucherai pas du bout du doigt. Le talisman est possible.

# ACTE TROISIÈME

### TROISIÈME TABLEAU

Salon de la villa du prince Osmaloff, près de Fontainebleau : mobilier riche, demi-paravent chinois; fenêtre à droite, au deuxième plan; petite porte au premier plan, à droite et à gauche; porte principale au fond.

## SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTINE, GIANETTA.

VALENTINE. Tu comprends bien, n'est-ce pas?

GIANETTA. Oui, madame, vous voulez que, comme à l'ordinaire, j'aille visiter quelques pauvres, quelques malades.

VALENTINE. Tu t'informeras, tu verras ce dont ils auraient besoin; car si on refuse de mettre à ma disposition une somme quelconque, de peur que je ne fuie, on ne refusera pas de leur envoyer les secours que je demanderai.

GIANETTA. Vous désirez vivement que j'y aille?

VALENTINE. D'où vient que tu hésites?... Est-ce de peur de rencontrer ton homme aux cailloux?

GIANETTA. Il me ferait plutôt rire avec sa manie de remuer des pierres et de les examiner, comme s'il en devait tirer de l'or.

VALENTINE, à part, souriant. Pauvre Briard! (Haut.) Si tu ne crains rien, va donc.

GIANETTA. J'obéis. Vous vous rappelez qu'il y a là quelqu'un qui a obtenu du prince la permission de vous parler.

VALENTINE. Qu'on attende. (Gianetta sort par la porte du premier plan.)

## SCÈNE II.

VALENTINE, seule. — Aussitôt que Gianetta est sortie, Valentine remonte la scène et ouvre la croisée. Il est encore là! je l'y retrouve tous les matins!... Est-il réellement peintre?... A chaque instant il tourne ses regards de ce côté... Oh! c'est bien lui, dès le premier jour je l'ai reconnu, le noble et courageux jeune homme qui, pour prendre ma défense à Venise, pour me venger, eût bravé tous les périls. Je n'en saurais douter, c'est pour me soustraire à ses recherches que, deux jours après et tout à coup, on m'a fait partir et parcourir l'Europe, sans s'arrêter nulle part et jusqu'à ce qu'on me ramène à ce château que nous habitions il y a deux ans... Il avait donc retrouvé mes traces, il m'attendait donc ici, que, dès le lendemain de notre arrivée il se présentait à ma vue... Et ces tentatives pour parvenir jusqu'à moi, dont m'a parlé Gianetta. Ces messagers arrêtés lorsqu'ils essayaient de me parler, tout cela vient de lui, il a pitié de mon malheur, de ma captivité... Oui, par lui je sortirai d'ici... Bruyère a besoin de moi, la vieille Marthe qui pouvait soigner son enfance ne suffit plus à sa tâche, et, cependant, si elle venait à lui manquer... Pendant la demi-heure qu'elle a passée près de moi, Bruyère était triste... Demain elle a dix-huit ans, il faut qu'à tout prix demain je sois près d'elle... C'est le délai fixé par notre mère, c'est demain que je devrai lui donner cette fortune cachée dans une armoire secrète du pavillon... La mort mystérieuse de ma mère m'a laissé ignorer où est la clef de cette armoire... Quand le jour sera venu, c'est seulement en faisant abattre cette muraille que je pourrai rendre à Bruyère les cent mille livres dont la famille de son père a cru payer les malheurs de la pauvre Thérèse.

## SCÈNE III.

VALENTINE, GIANETTA.

VALENTINE, à Gianetta, qui rentre fort agitée. Qu'as-tu, Gianetta? Ce trouble, ce désordre...

GIANETTA. Ils m'ont injuriée, poursuivie.

VALENTINE. Qui?

GIANETTA. Des gens du village, la famille, les parents d'une jeune fille qui est morte.

VALENTINE. Mais pourquoi, poursuivie?

GIANETTA. Parce que je suis de la maison du prince.

VALENTINE. Voyons, remets-toi... Dis-moi ce que cela signifie.

GIANETTA. De ce qu'ils disaient, de ce que j'avais déjà entendu dire au château; voici ce que j'ai pu comprendre. Peu de temps avant votre départ d'ici pour l'Italie, une jeune fille, nommée Geneviève fut, par surprise ou par violence, attirée au château; elle en sortit déshonorée. Pendant l'absence du prince, les parents firent parvenir leurs plaintes jusqu'au roi Louis XV; mais on leur fit entendre que la position du prince Osmaloff devait les engager au silence; et il n'a pas moins fallu que la mort de la malheureuse enfant pour réveiller leur colère et leur désir de se venger.

VALENTINE. Comment est-ce à toi que cette colère s'adresse?

GIANETTA. Parce qu'ils m'ont rencontrée la première. N'osant s'adresser au prince, ils font retomber leur vengeance sur tout ce qui lui appartient. J'ai entendu contre vous-même d'horribles imprécations.

VALENTINE. Contre moi?

GIANETTA. Ah! madame, s'ils vous rencontrent dans quelque endroit isolé, j'aurai bien peur pour vous.

UN VALET, entrant. Madame, la personne qui attend...

VALENTINE. Qui est-ce?

LE VALET. M. le bailli de Crèvecœur!

VALENTINE. Le bailli de Crèvecœur! (A part.) Il ne me connaît pas. (Elle fait signe qu'on l'introduise.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BAILLI.

LE BAILLI. Permettez-moi de me réjouir de l'honneur que me fait madame la princesse... A son passage à Crèvecœur, je n'avais pas eu l'honneur de voir madame la princesse.

VALENTINE. Monsieur le bailli, tant de respects...

LE BAILLI. Sont dûs à madame la princesse. (Gianetta sourit, Valentine souffre d'un pénible malaise.)

VALENTINE. Voulez-vous m'expliquer, monsieur le bailli, le sujet de votre visite?

LE BAILLI. Madame la princesse se souvient qu'il y a huit jours une vieille maladroite vint se heurter contre la roue d'une des voitures de sa suite. Monseigneur m'a fait savoir qu'à la prière de madame la princesse, une pension était accordée non à la morte, madame la princesse le pense bien, mais à la famille que cet accident pouvait mettre dans la peine. Or, cette vieille femme qui s'appelait Marthe.

VALENTINE. Marthe!

LE BAILLI. C'est un nom assez insignifiant.

VALENTINE, à part. Ma sœur seule et Briard ici!... (Bas à Gianetta.) Je veux voir l'homme aux cailloux... Amène-le.

GIANETTA, bas. Par où?

VALENTINE, bas, montrant la gauche. Par le jardin... On laissera passer un paysan.

GIANETTA, bas. J'y vais.

LE BAILLI. Madame la princesse me permet de continuer?

VALENTINE. Je vous écoute, monsieur le bailli.

LE BAILLI. La vieille Marthe n'avait pas d'enfant, mais auprès d'elle, il y avait une jeune fille assez peu intéressante.

VALENTINE. Comment?

LE BAILLI. La petite malheureuse a refusé la pension, disant qu'elle ne voulait pas vivre de la mort d'une personne qui l'avait aimée.

VALENTINE, à part. Noble enfant!

LE BAILLI. Je viens donc, tout confus, madame la princesse, vous rapporter le brevet que votre grande âme...

VALENTINE. Et cette jeune fille qu'est-elle devenue?

LE BAILLI. Votre seigneurie est bien bonne de s'informer d'une pareille créature... Elle a quitté le pays.

VALENTINE. Partie!... Qu'est-elle devenue?

LE BAILLI. Ces filles-là, ça vient, ça va, sans que nous autres baillis en sachions rien, jusqu'au jour où on nous les ramène, la tête rasée, comme une fille perdue, pour les attacher au pilori.

VALENTINE. Assez, monsieur le bailli.

LE BAILLI. Mais cet argent?

VALENTINE. Qu'il soit distribué tous les ans aux pauvres de la paroisse.

LE BAILLI. Le pays bénira à jamais les vertus de madame la princesse. (Il se retire par le fond.)

VALENTINE, seule. Le malheureux!... Ses éloges pour moi!... son mépris pour Bruyère! Comme il me faisait mal! (Écoutant.) Gianetta revient; il ne faut pas que Briard me reconnaisse. (Elle met un loup et se couvre d'un camail.)

## SCÈNE V.

VALENTINE, GIANETTA, BRIARD.

GIANETTA. Madame, le voici. (Elle introduit Briard tout ébahi.)

BRIARD, regardant partout. Quéque c'est que ça?

VALENTINE, à Gianetta. Écoute si l'on vient. (Gianetta va au fond.)

BRIARD, voyant Valentine. C'est une fée.

VALENTINE, à Briard. Approche.

BRIARD. Elle me voit à travers ce noir.

VALENTINE. Briard?

BRIARD. Elle sait mon nom!

VALENTINE. Tu connais Bruyère?

BRIARD. Oui, je l'aime.

VALENTINE. Lui veux-tu du mal?

BRIARD. Je l'aime.

VALENTINE. Et si d'autres lui en voulaient?

BRIARD. Je la défendrais comme un lion.

GIANETTA, au fond. Il y a quelqu'un qui semble attendre.

VALENTINE, à Gianetta. Plus qu'un moment. (Gianetta va écouter à porte de gauche. (A Briard.) Où est-elle?

BRIARD. Ici.

VALENTINE, à part. Près de moi, ma sœur! (Haut.) Pourquoi est-elle partie?

BRIARD. Marthe est morte, elle a attendu trois nuits pour voir si le pavillon des bois s'éclairerait.

VALENTINE, à part. Elle m'a appelée!

BRIARD. Et elle est venue ici pour chercher son protecteur.

VALENTINE. Qui nomme-t-elle ainsi?

BRIARD. M. Desperrières... Au château de Crécy, on lui a dit qu'il était à Fontainebleau.

VALENTINE. Veux-tu la ramener à Crèvecœur?

BRIARD. Oh! non! pas à c't' heure.

VALENTINE. Pourquoi?

BRIARD. A cause que dans trois jours c'est la nouvelle lune, et que, chacun de ces trois jours-là, j'ai quéque chose à faire.

VALENTINE, à part. Il faut que je la voie. (Haut.) Peux-tu l'aller trouver?

BRIARD. Oui.

VALENTINE. Tu lui diras...

GIANETTA, montrant la gauche. Madame, on vient; c'est la voix de monsieur Châteauneuf.

VALENTINE. Où le cacher?

GIANETTA, montrant le fond. Par là il y a quelqu'un.

VALENTINE. Le paravent. (Elle pousse Briard derrière le paravent et le fait asseoir.) Pas un mot! pas un geste!

BRIARD. J'ai quelquefois des rêves comme ça. (Valentine referme le paravent de manière cependant que Briard reste en vue du spectateur, et rentre chez elle avec Gianetta.)

## SCÈNE VI.

CHATEAUNEUF, puis DESPERRIÈRES et BRIARD, derrière le paravent.

CHATEAUNEUF, entrant par la gauche, à un domestique qui le précède. C'est bien, faites entrer la personne qui attend. (Le domestique introduit Desperrières, puis se retire.)

DESPERRIÈRES, apercevant Châteauneuf. (A part.) Cet homme! (S'avançant.) Je croyais être introduit près du prince.

CHATEAUNEUF. En effet, monsieur, vous venez d'adresser au prince ce pli de M. le ministre des affaires étrangères; mais sa seigneurie est indisposée; elle me charge de vous présenter ses excuses, et de vous demander en quoi elle peut vous être agréable.

DESPERRIÈRES. L'objet de ma démarche près du prince est délicat, monsieur; il le devient encore plus avec un tiers.

BRIARD, à part. C'est la voix du propriétaire de Crécy.

CHATEAUNEUF. Monsieur, je vous écoute.

DESPERRIÈRES. Le prince Osmaïloff retient près de lui une personne...

CHATEAUNEUF. Sur ce sujet, monsieur, je ne puis vous entendre.

DESPERRIÈRES. Est-ce parce que vous ne connaissez pas les intentions du prince?

CHATEAUNEUF. Je les connais parfaitement.

DESPERRIÈRES. Alors vous m'entendrez, car je me présente sous les auspices du ministre de Louis XV.

CHATEAUNEUF. Et aussi un peu de madame de Pompadour.

DESPERRIÈRES. Eh bien, avec ou sans le ministre, je viens demander au prince Osmaïloff s'il veut laisser partir cette femme. Je ne lui demande rien pour elle, j'assurerai son sort.

CHATEAUNEUF. Vous l'aimez beaucoup!

DESPERRIÈRES. Je parle sérieusement, monsieur.

CHATEAUNEUF. Toutes les passions sont sérieuses.

DESPERRIÈRES. Vous ne répondez pas.

CHATEAUNEUF. Par la volonté du prince, cette femme restera ici.

DESPERRIÈRES. Alors, monsieur, je suppose que les gentilshommes moscovites portent l'épée.

CHATEAUNEUF. Une provocation! je me réjouis de pouvoir l'arrêter au passage... je suis gentilhomme aussi, vicomte de Châteauneuf.

DESPERRIÈRES. Le prince n'a-t-il donc du courage que par procuration?

CHATEAUNEUF. Cet outrage à mon seigneur et ami!... Je vous offre, monsieur, le combat en mon nom... c'est une réparation que mon dévouement m'impose le devoir de réclamer.

DESPERRIÈRES. Je refuse... Je ne vous connais pas, je ne veux pas vous connaître, le prince Osmaïloff peut bien se mesurer lui-même avec le baron Desperrières.

CHATEAUNEUF, à part. Desperrières! l'amant de Thérèse! je ne croyais pas avoir une dette personnelle à payer... Oh! il se battra! (Haut.) En me dédaignant monsieur le baron, vous ne rendez pas votre cause meilleure. Songez-y, la personne dont vous vous faites le champion avec une générosité si complaisante, n'était point une jeune personne enlevée à sa famille... avant d'entrer dans ce château, cette femme avait déjà beaucoup péché.

DESPERRIÈRES. Taisez-vous, monsieur.

BRIARD, à part. Une femme qui a péché! M. Triptolème a dit comme ça pour une des trois choses.

CHATEAUNEUF. Elle n'est pas à plaindre, elle est entourée de luxe, elle est richement indemnisée.

DESPERRIÈRES. Taisez-vous!

CHATEAUNEUF. Elle a des chevaux, des laquais, un carrosse.

BRIARD, à part. Un carrosse! il a dit cela encore.

CHATEAUNEUF. Ne joue-t-elle pas le rôle d'une grande dame?

BRIARD, à part. Il a dit aussi grande dame! encore une condition.... (Cherchant à se souvenir.) A-t-elle de la poudre?

CHATEAUNEUF, qui a remonté la scène et se trouve à la hauteur de la croisée. Voyez, monsieur le baron, ce domaine; n'est-il pas magnifique! La croyez-vous encore à plaindre?

DESPERRIÈRES, à part. Ah! à tout prix lui faire parvenir cette lettre.

BRIARD, entr'ouvrant le paravent et lui prenant la lettre. Donnez!

DESPERRIÈRES. Toi! (Mouvement de Briard indiquant le silence. Il referme le paravent.)

CHATEAUNEUF. Vous n'admirez pas assez, monsieur le baron.

DESPERRIÈRES. Pardon, monsieur le vicomte, j'admire votre impudence.

CHATEAUNEUF. Je vous rends admiration pour admiration. Vous êtes le seul gentilhomme de France assez prudent pour refuser une partie d'honneur.

DESPERRIÈRES, frémissant de colère. Vous oseriez insinuer...

CHATEAUNEUF. Nous aurons chacun notre part, monsieur le baron, vous garderez l'insulte, moi la femme... Je vous défends d'approcher d'elle, car je ne la quitterai pas d'un instant.

DESPERRIÈRES. Quoi, pas même le temps de justifier vos bravades?

CHATEAUNEUF. Vous acceptez donc?

DESPERRIÈRES. Il est une heure... à quatre heures (montrant la fenêtre), au pied de ce rocher que vous apercevez d'ici.

CHATEAUNEUF. J'y serai. (Bas.) Il ne nous gênera pas longtemps.

DESPERRIÈRES, à part. Je lui assure pour sa fuite une heure de liberté. (Haut.) Je vais vous attendre, monsieur le vicomte.

CHATEAUNEUF. Je ne céderai à personne, monsieur le baron, le soin de vous reconduire.

## SCÈNE VII.

BRIARD, d'abord seul, puis VALENTINE et GIANETTA.

BRIARD. C'est-y bé le sort qui m'amène cette femme; c'est-y bé celle que m'a désignée M. Triptolème. Oh! ses cheveux!... Il faut que je voie ses cheveux.

VALENTINE, rentrant toujours couverte du camail et du masque. Ils n'y sont plus. (A Gianetta.) Fais le guet. (Gianetta remonte au fond. Valentine va ouvrir le paravent.) Va trouver Bruyère, dis-lui : dans une heure à la Roche qui tremble.

BRIARD, qui cherche à glisser ses regards sous le camail. Je lui dirai. (Remettant la lettre de Desperrières.) Lisez.

VALENTINE. Une lettre! (Lisant.) « A quatre heures, soyez au carrefour de la forêt; la liberté, une existence honorable vous seront rendues. » Et pour signature : « Celui qui vous écrit ne vit que pour vous défendre et vous protéger, vous réhabiliter. » C'est lui! c'est lui! mon libérateur de Venise... il m'aime... il protégera aussi Bruyère... Qui t'a remis?... (Pendant cette lecture, Briard a tourné autour d'elle, en tâchant de trouver un point qui ne soit pas couvert par le camail.)

GIANETTA, à la porte du fond. Madame, je crois entendre...

VALENTINE. Pars.

BRIARD, avec violence arrachant le camail. Il faut que je voie...

VALENTINE, surprise. Malheureux!...

BRIARD. Ses cheveux sont noirs!

GIANETTA, accourant. Il revient!

VALENTINE. Sauve-toi!

BRIARD. Moi aussi, à quatre heures, j'y serai.

---

### QUATRIÈME TABLEAU

Gorges d'Apremont. — Rochers entassés et coupés par des sentiers; à droite et à gauche, masses granitiques, laissant des passages au premier plan; toute la face du théâtre est occupée par une sorte de grotte naturelle, formée par des roches qui surplombent et qui forment un étage supérieur praticable; aux deux côtés de la grotte, montées par lesquelles on arrive à deux sentiers qui se perdent presque immédiatement à droite et à gauche; un troisième n'échappe à la vue qu'après plusieurs détours qui le mènent vers la forêt, garnissant l'horizon; à droite, cabane où les artistes serrent leurs chevalets, leurs siéges et leurs boîtes; à gauche, la roche couverte d'une pelouse se relève d'une manière qu'un homme couché sur la pelouse ne peut voir ce qui se passe au-devant de la grotte; sur la voûte, presqu'en face, une partie de verdure; bosquet de noisetiers et coudriers; fontaine.

—

## SCÈNE PREMIÈRE.

TRIPTOLÈME, LÉONARD. — Au lever du rideau, Léonard est occupé à peindre et regarde le paysage; vers la droite, Triptolème est étendu près de la fontaine, sur la peule à côté des coudriers et dort en ronflant.

LÉONARD, après un moment de silence, appelle en élevant successivement la voix. Triptolème! Triptolème! Triptolème!

TRIPTOLÈME, se réveillant avec peine. Quand tu crieras comme un sourd... Tu vois bien que je ne dors pas... je réfléchis.

LÉONARD. Est-ce que tu ne vas pas encore te remettre à travailler?

TRIPTOLÈME. J'en brûle de travailler, mais je n'ai pas encore choisi de site de la forêt que je voudrais peindre.

LÉONARD. J'en conclus que tu ne commenceras pas une seule étude pendant notre séjour ici.

TRIPTOLÈME. Tu as tort, tu devrais en conclure que j'abandonne peut-être le paysage pour les portraits.

LÉONARD. Et pourquoi ce changement de vocation?

TRIPTOLÈME. Parce que d'abord les modèles viendraient dans mon atelier, tandis que maintenant je m'épuise le corps et les jambes toute la journée à chercher des points de vue. Je crois que les forêts ne se soucient pas beaucoup d'être peintes.

LÉONARD. Va donc prendre ton chevalet et ta boîte dans la cabane.

TRIPTOLÈME. La porte de ce côté est fermée.

LÉONARD. Mais celle de l'autre côté est ouverte.

TRIPTOLÈME. Sais-tu à quoi je pense?

LÉONARD. Non, en vérité.

TRIPTOLÈME. Je pense à une omelette au lard que j'ai dit de faire à la ferme quand nous rentrerons.

LÉONARD. Tu as le temps d'y songer.

TRIPTOLÈME. Et sais-tu ce que me fait cette pensée d'omelette au lard?

LÉONARD. Pas davantage.

TRIPTOLÈME. Elle me donne envie de manger du saucisson que j'ai là dans ma besace. (Il s'assied et mange.) M. Desperrières t'achète-t-il décidément ton tableau?

LÉONARD. Oui... le hasard qui l'a conduit à Fontainebleau m'a été favorable; je n'ai eu qu'à me défendre contre sa générosité.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BRIARD.

TRIPTOLÈME, voyant Briard descendre par le sentier supérieur de droite. Ah çà! dis donc, paresseux, tu ne cherches donc rien aujourd'hui?

BRIARD. Oh! que si!... Vous qui connaissez le pays, c'est-y bé là le sentier par oùs qu'on vient du parc à la Roche qui tremble?

TRIPTOLÈME. Le seul sentier... à moins qu'on n'en prenne un autre. (Voyant Briard se coucher sur le ventre suivant l'inclinaison de la roche de gauche, poser son menton sur ses mains et regarder fixement le sentier qu'il a désigné.) Eh bien, tu t'établis là comme un bonnetier en goguette, ou plutôt comme un chat qui clignote en attendant le passage de la souris. Tu n'as donc plus rien à faire? Tu oublies donc qu'il n'y a plus que tout juste trois jours d'ici à la nouvelle lune?

BRIARD. J'y pense.

LÉONARD. Mais cesse donc de tourmenter ainsi ce pauvre diable... en feignant de flatter sa manie, tu peux le porter à toutes les extravagances et achever de le rendre fou.

TRIPTOLÈME. Tu ne sais pas, ingrat, tous les services que je vous rends à toi et ta Bruyère, puisque tu y tiens plus que jamais. Je suis pour vous deux une fée bienfaisante en surtout et en culotte de nankin.

LÉONARD. Tu ne soupçonnes pas à quels égarements...

TRIPTOLÈME. Est-ce que tu n'entends pas comme moi des chants d'église près d'ici, ou est-ce ta morale qui me rendort?

LÉONARD. Il paraît que tu réfléchissais bien profondément, car tout à l'heure, là, dans le chemin d'en bas, a passé, avec les chants que tu entends encore, le convoi d'une jeune fille du village qui est morte hier.

TRIPTOLÈME, à moitié endormi. Tiens!... il y avait peut-être là un sujet de tableau!

## SCÈNE III.

LES MÊMES, DESPERRIÈRES. — Desperrières descend du fond par le sentier du milieu et arrive sur la route où travaille Léonard.

DESPERRIÈRES. J'étais sûr de vous trouver au travail, monsieur Léonard. J'aurais à vous dire quelques mots en particulier.

TRIPTOLÈME. Je vais quitter l'atelier. (Il va se lever.)

DESPERRIÈRES. C'est inutile, monsieur Triptolème, nous allons descendre un instant sous la voûte.

TRIPTOLÈME. Je me remets au travail. (Il mange.)

DESPERRIÈRES, apercevant Briard. Je ne te voyais pas. (S'approchant et se baissant.) Ma lettre?

BRIARD. Donnée.

DESPERRIÈRES. Elle viendra?

BRIARD. Oui.

DESPERRIÈRES. Bien. (Il descend.)

BRIARD, sans bouger. Quelle heure est-il, monsieur Triptolème?

TRIPTOLÈME. Il doit être plus de deux heures et demie.

BRIARD. Merci. (Desperrières et Léonard sont descendus.)

DESPERRIÈRES. Mon ami, j'ai un service à réclamer de vous.

LÉONARD. Je vous remercie, monsieur le baron, d'avoir compté sur moi.

DESPERRIÈRES. J'ai espéré que vous feriez ce que je vais vous demander, sans m'interroger, sans chercher même à interpréter ma conduite, que je ne puis vous expliquer.

LÉONARD. Convaincu que tous vos desseins sont honorables, que tous vos actes sont ceux d'un homme de cœur, j'obéirai sans même chercher à comprendre.

TRIPTOLÈME, sur la route. Son tableau n'avance pas, pendant que l'autre le fait causer. Si je lui faisais quelques glacés. (Il travaille au tableau.)

DESPERRIÈRES. A deux cents pas d'ici, au carrefour de la route, se tiennent mes gens avec une voiture; ils ont ordre de vous obéir en tout.

LÉONARD. Que dois-je leur commander?

DESPERRIÈRES. Dans une heure, j'ai tout lieu de l'espérer, une femme se présentera, vous la ferez monter en voiture, et, à moins qu'elle n'indique elle-même un lieu où elle désire vivement être conduite, vous suivrez les instructions contenues dans ce papier.

LÉONARD. Vos volontés seront exactement suivies.

DESPERRIÈRES. Ce papier contient une seconde enveloppe que vous n'ouvrirez que si, après m'avoir écrit, vous étiez huit jours sans recevoir de mes nouvelles.

LÉONARD. Vous allez donc partir?

DESPERRIÈRES. Vous m'avez promis de ne pas m'interroger. Je dois vous avertir, mon ami, qu'il est possible que des obstacles soient apportés au départ projeté, qu'on veuille s'y opposer par la violence.

LÉONARD. Je vais aller prendre des armes.

DESPERRIÈRES. Si ces dangers je ne les affronte pas moi-même, c'est que de mon côté...

LÉONARD. Je ne veux rien savoir, monsieur le baron.

DESPERRIÈRES. Bon et courageux jeune homme! (Il lui serre la main.) Plus qu'un mot : la femme qu'il faut sauver à tout prix, je vous le demande...

LÉONARD. A tout prix, je la sauverai!

DESPERRIÈRES. Cette femme, vous la connaissez.

LÉONARD. Moi!

DESPERRIÈRES. Vous l'avez vue à Venise, dans cette nuit...

LÉONARD, vivement. Où vous m'avez sauvé?...

DESPERRIÈRES. Au lieu d'une curiosité railleuse, je ne trouve en vous que le souvenir d'un service; merci, mon ami. — Maintenant, séparons-nous, et n'oubliez pas qu'à mon tour je suis l'obligé.

LÉONARD. Monsieur le baron, n'oubliez pas non plus que ma vie est à vous. (Desperrières sort par la gauche; Léonard aperçoit Triptolème peignant.) Que fais-tu donc là?

TRIPTOLÈME. J'avance ton tableau.

LÉONARD. Malheureux! veux-tu bien le laisser... (Emportant le chevalet, le tableau et la boîte, il se dispose à partir.)

TRIPTOLÈME. Tu ne vas pas te remettre au travail?

LÉONARD. Non, je cours jusqu'au village.

TRIPTOLÈME. Eh bien, moi, je ne sais pas travailler seul. Voilà pourtant encore une journée qu'on me fait perdre; pour sauver ce qui en reste, je vais aller surveiller l'omelette. (Il monte par le sentier de gauche. Au même instant, entre par le bas du même côté Valentine tout effrayée.)

## SCÈNE IV.

VALENTINE, seule. C'est ici que Bruyère doit venir! Mon Dieu! je suis encore tout émue : ces gens en deuil qui de loin m'ont insultée, je craignais qu'ils ne voulussent me poursuivre.

VOIX, en dehors. La voilà! la voilà!...

VALENTINE. Ce sont eux!... Ils m'accusent de la mort de cette jeune fille enlevée par le prince... Ils viennent!... Oh! qui me défendra?...

## SCÈNE V.

VALENTINE, LES PAYSANS, puis BRUYÈRE, BRIARD et LÉONARD.

LES PAYSANS, à Valentine. A mort! à mort!...

BRUYÈRE, s'arrêtant en les voyant. Tant de monde contre une femme seule!

VALENTINE. Est-ce que vous voulez me tuer?

TOUS. Oui! oui!

BRUYÈRE, se précipitant au milieu du groupe. Vous êtes donc des brigands, de vouloir tuer une femme qui ne peut se défendre!

VALENTINE, à mi-voix. Bruyère!

BRUYÈRE. Vous me connaissez?

VALENTINE, à mi-voix. Tais-toi!

BRUYÈRE, de même. Ma sœur!

VALENTINE, de même. Tais-toi! (Les paysans ont murmuré avec hésitation.

UN PAYSAN, à Bruyère. Allez-vous-en, ça ne vous regarde pas.

TOUS. Qu'elle s'en aille! Qu'elle s'en aille!

BRUYÈRE. Je ne m'en irai pas, et il se trouvera bien une voix qui réponde à mes cris : Au secours! au secours!

BRIARD, bondissant. La voix de Bruyère! me voilà! me voilà! (Il descend en courant. — Étonnement général.)

BRUYÈRE. Bon, mon bon Briard! défends cette femme qu'ils veulent tuer!

BRIARD, regardant Valentine. Ils veulent la tuer!

LE PAYSAN. Le prince a fait mourir ma fille.

BRIARD. Ce n'est pas sa faute, ça.

BRUYÈRE. Courage, Briard!

LE PAYSAN. Elle a vendu au prince son corps et son âme.

BRIARD. Ça c'est vrai!

BRUYÈRE. Que dis-tu?

LE PAYSAN. C'est une débauchée perdue.

BRIARD. Ça c'est vrai!

BRUYÈRE. Mais, malheureux! tu ne la connais donc pas? (Elle veut arracher le masque de Valentine qui la retient.)

VALENTINE, à mi-voix. Tout plutôt que de te perdre avec moi.

TOUS. A mort! à mort!

BRIARD. Ce n'est pas une raison pour la tuer. Ces femmes-là le bourreau leur coupe les cheveux et on les chasse après.

LE PAYSAN. Oui! oui! que l'infâme soit chassée.

TOUS. A genoux la prostituée.

VALENTINE. Ah! la mort plutôt!

BRUYÈRE. Tuez-nous toutes deux.

UN PAYSAN, placé sur le roc de gauche. La petite m'ennuie. (Il ramasse une pierre et vise Bruyère.)

BRIARD, l'apercevant. Si tu la touches! (La pierre lancée vient frapper au front Briard qui tombe ensanglanté. — Les paysans ont continué de presser Valentine et Bruyère qui se trouvent acculées contre la roche.)

BRUYÈRE. Ah! perdues! perdues!

LÉONARD, ouvrant précipitamment la porte de la cabane. Entrez là, madame.

VALENTINE, le reconnaissant. Ah! encore lui.

LÉONARD, se mettant devant la porte qu'il referme sur Valentine, et présentant deux pistolets aux paysans. Maintenant, qui donc osera venir l'attaquer ici. (Quelques paysans se sont arrêtés en voyant tomber Briard. — Effrayés par les armes que porte Léonard, les groupes s'éloignent de différents côtés.)

BRUYÈRE, restée près de la cabane aux genoux de Léonard. Ah! mon ami! si mon affection pour vous pouvait augmenter.

LÉONARD. Et moi, Bruyère, si je pouvais jamais méconnaître votre pureté, je n'aurais qu'à me souvenir de cette scène d'ignominie.

BRUYÈRE. Ces paysans... n'est-ce pas?... Cette violence! ces calomnies!

LÉONARD, à part. La calomnie!... pauvre enfant qui ne peut croire au mal.

BRUYÈRE. Soyez heureux deux fois, Léonard, car celle que vous avez si noblement défendue, c'est ma sœur.

LÉONARD. Votre sœur! (A part.) Mon Dieu! ai-je bien entendu?...

BRUYÈRE. Oui, c'était ma sœur... Mais qu'avez-vous donc, Léonard?

LÉONARD, à part. Ah! malheur à moi! Mais avant tout, il faut tenir ma promesse au baron. (Haut.) Au revoir, Bruyère.

BRUYÈRE, le retenant. Où allez-vous donc?

LÉONARD. Il n'y a plus de danger ici, mais ne faut-il pas assurer sa fuite?

BRUYÈRE. Vous avez raison. — Au revoir. (Léonard remonte le sentier du milieu. — Bruyère redescend sous la voûte.) Comme son visage a changé subitement. (Apercevant Briard qui est allé tomber près du sentier à gauche.) Briard blessé! (Elle prend la tête de Briard sur ses genoux et étanche le sang.) Il respire! Il va reprendre ses sens. (Briard se soulève, sa main cherche à terre autour de lui.) Que veux-tu?

BRIARD. Le caillou! le caillou! (Il le trouve et pousse un cri de joie.) Le voilà! Il y a du sang et c'est point fait exprès?

BRUYÈRE. Tâche de te lever et viens jusqu'à la fontaine.

BRIARD, serrant dans son sein le caillou qu'il a baisé. Oh! je le peux maintenant. (Ils gravissent tous deux le sentier de gauche et s'arrêtent sur la voûte. Bruyère fait asseoir Briard près de la fontaine; tandis qu'ils gravissent, Desperrière arrive par la gauche et s'arrête sans les apercevoir.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins LES PAYSANS, DESPERRIÈRES, puis CHATEAUNEUF.

DESPERRIÈRES. Cet homme n'est pas encore là! Ah! si par ce duel je laisse à cette malheureuse femme l'occasion et le temps de fuir, quelle qu'en soit l'issue, j'en serai heureux... Attendons.

BRUYÈRE, à Briard. Penche ta tête que je lave... Comment t'ont-ils donc blessé?

BRIARD. Il y avait là un petit gueux qui vous guignait avec une pierre.

BRUYÈRE. Et tu t'es jeté au-devant.

BRIARD. Oui, j'ai été bête, j'ai oublié qu'on ne peut point vous blesser, vous!

BRUYÈRE. Pauvre garçon!

BRIARD, souriant. Elle commence à m'aimer.

BRUYÈRE. Mets-toi à genoux que je te pose une compresse.

BRIARD, à genoux pendant qu'elle lui ceint la tête d'un mouchoir. Dites donc, Bruyère, savez-vous que vous avez couru un grand danger. Aussi c'est votre faute! pourquoi que vous n'aviez point votre baguette de coudrier?

BRUYÈRE. Tu as raison..! devant ces paysans... elle m'aurait protégée. J'en aurai toujours une. Mais Léonard ne revient pas. (Elle remonte une partie du sentier au-devant de Léonard en passant par le bosquet de noisetiers et de coudriers. — Châteauneuf paraît sur la droite, Desperrières va au devant de lui.)

DESPERRIÈRES. Monsieur, comme nous en sommes convenus, vous n'avez pas amené de témoins, je vous en remercie : je veux qu'on ignore le motif de notre combat.

CHATEAUNEUF. Je me suis conformé à vos désirs. (A part.) Et tu as comblé les miens... J'obéis à la fois aux ordres du prince et à ma haine. (Tous deux ont quitté leur habit et se mettent en garde.)

BRUYÈRE, redescendant, une baguette de coudrier à la main. Oh! j'ai aperçu Léonard avec deux domestiques.

DESPERRIÈRES. Maintenant, monsieur, là, sous ce rocher, à l'abri de tous les regards, plus un mot jusqu'au dernier cri de celui qui tombera. (Ils se battent.)

BRUYÈRE, écoutant. Quel est donc ce cliquetis d'épées? (Desperrières tombe percé d'un coup d'épée et pousse un gémissement qui est entendu de Bruyère. — Elle commence à descendre. — Châteauneuf remet son habit;

au moment où il va remettre son épée au fourreau, il s'arrête en disant :)

CHATEAUNEUF. S'il n'était que blessé! ce serait une imprudence. (Il s'avance vers Desperrières l'épée haute.) Encore un défi à la baguette de coudrier. (Au moment où il va frapper, Bruyère met sa baguette au-dessus de Desperrières évanoui. — Châteauneuf s'arrête épouvanté et recule devant la jeune fille qui marche resolûment sur lui.)

BRUYÈRE. Arrière, assassin! (Pendant ce jeu de scène. Léonard est descendu vers la cabane avec deux domestiques. Il en fait sortir Valentine qu'il fait gravir en la soutenant.)

BRIARD, qui a suivi ses mouvements et montrant son caillou. J'ai ma part d'aujourd'hui, mais il me faut celle de demain. (Il se glisse derrière Léonard et s'attache à ses pas.)

---

# ACTE QUATRIÈME

## CINQUIÈME TABLEAU

Salle basse intérieure de la poste de Thibaut, près Crèvecœur: Deux portes à droite donnant sur des chambres; à gauche, portes donnant à l'intérieur; tout le fond du théâtre, composé d'un vitrage garni d'une porte, laisse voir la forêt, et à l'horizon le haut du pavillon des bois.

## SCÈNE PREMIÈRE.

GERTRUDE, UN GARÇON D'AUBERGE.

LE GARÇON. Gertrude, où donc qu'est la chambre de ce monsieur qu'est arrivé tantôt si fatigué ?

GERTRUDE, montrant la gauche. Sa chambre est là. Qu'est-ce que tu lui veux ?

LE GARÇON. C'est un billet qu'apporte un bûcheron du bout de la forêt.

GERTRUDE. Va le lui donner. (Le garçon entre à gauche et Gertrude continue à mettre le couvert.) Voilà le troisième billet qu'on lui apporte depuis deux heures, à ce monsieur. (Le garçon sort de la chambre.)

LE GARÇON. Dites donc, Gertrude, il y a là un monsieur qui a dîné ici il y a huit jours avec maître Thibaut, mais dont je ne puis pas me rappeler le nom.

GERTRUDE. Qu'est-ce qu'il veut?

LE GARÇON. A souper.

GERTRUDE. Donne-lui du pain et du fromage.

LE GARÇON. Il ne veut pas; il dit, en faisant la grimace, qu'il est trop fatigué, qu'il veut un bon souper; il demande qu'on lui serve ce qui est à la broche.

GERTRUDE. Tout a été retenu par le voyageur. Il n'y a rien pour l'autre.

LE GARÇON. Je vais le lui dire. (Une servante apporte un plat qu'elle pose sur la table.)

GERTRUDE, allant à la deuxième porte de gauche qu'elle ouvre. Monsieur est servi. (Châteauneuf entre, Gertrude se retire.)

## SCÈNE II.

CHATEAUNEUF, puis GERTRUDE, rentrant et sortant, — Châteauneuf entre en froissant un billet dans ses doigts et se promène avec agitation.

CHATEAUNEUF. Aucune nouvelle encore. Ceux que j'ai envoyés d'ici à sa poursuite n'ont rien découvert. Stupide faiblesse, de n'avoir pas moi-même pénétré dans cette forêt... J'appelle à mon secours mon bon sens, ma raison, et la conscience de ce que j'ai fait me livre aux terreurs superstitieuses de la plus grossière ignorance... Au moment de débarrasser le prince d'un poursuivant importun et de rendre un nouveau service qui m'assure de plus sérieuses faveurs, je recule devant un morceau de bois tenu par la main d'une jeune fille. Oui, je suis bien obligé de le reconnaître, j'ai des peurs que n'ont pas les autres hommes.

GERTRUDE. Il y a là un voyageur qui, sachant que vous êtes seul à souper, demande à vous parler.

CHATEAUNEUF. Dites-lui que je suis occupé. (Gertrude sort.) Et, au moment où je suis menacé d'une plus lourde chute, le hasard me ramène près de ce pavillon... ce pavillon où est toute une fortune, dont les murailles recèlent cent mille livres!... Pourquoi Thérèse a-t-elle refusé de me livrer la clef?

GERTRUDE, rentrant. Ce monsieur dit que si vous êtes si occupé, il vous aidera.

CHATEAUNEUF. Qu'il s'en aille à tous les diables.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, TRIPTOLÈME.

TRIPTOLÈME, entrant, d'une voix suppliante. Monsieur, je n'en aurai jamais la force, si vous ne me permettez pas de souper avec vous.

CHATEAUNEUF, avec impatience. Eh bien, pour que ce soit plus tôt fait, asseyez-vous là.

TRIPTOLÈME. Asseyez-vous!... asseyez-vous!... cela vous est bien facile à dire... vous êtes venu en voiture ?

CHATEAUNEUF. Oui.

TRIPTOLÈME, avec une grimace. Et moi à cheval. Si vous me le permettez, je souperai debout.

CHATEAUNEUF. Comme vous voudrez.

TRIPTOLÈME. Si je n'avais pas si faim, je me coucherais là... à plat ventre. (Il mange debout.) Mais j'ai faim!... jugez-en vous même. J'étais hier, à quatre heures, à surveiller une omelette au lard qui se préparait à mon usage particulier, quand j'entends crier : «Triptolème!» je reconnais la voix d'un ami pour qui je suis capable de tout... il n'en doit plus douter... J'abandonne mon omelette, je cours, je trouve mon digne ami, ayant sur les bras une femme qui pouvait à peine marcher. « Conduis, me dit-il, madame à la voiture que tu aperçois, elle dira au cocher où elle veut aller. »

CHATEAUNEUF, à part. Une femme qui fuyait.

TRIPTOLÈME. Tu monteras sur le cheval qu'on tient prêt, et tu l'accompagneras jusqu'à ce qu'elle soit en sûreté... Pars, moi j'entends Bruyère qui m'appelle... Tout s'exécute comme il l'avait dit; la dame donne ses ordres; je ne sais ce qui lui passe par la tête, elle va à droite, puis à gauche, comme pour faire perdre la piste.

CHATEAUNEUF, à part. Singulier hasard. (Haut.) Je vous écoute! buvez donc!

TRIPTOLÈME. Et moi, pendant ce temps, je galope... Notez que j'avais une culotte de nankin... Je dis : J'avais, car bien que des jambes je semble l'avoir encore... bref! après des détours qui ont doublé notre route, nous sommes arrivés à la forêt de Crécy ; là, nouvelles évolutions, puis, enfin, et il en était temps, nous nous sommes arrêtés au pavillon des bois.

CHATEAUNEUF. Au pavillon. (A part.) Cette femme au pavillon!...

TRIPTOLÈME. Vous vous attendez peut-être qu'on m'a offert l'hospitalité, un souper, une chaise! (Il essaie de s'asseoir et bondit avec une grimace.) Bah! la femme au masque avait bien une autre idée en tête. Elle m'a chargé de lui envoyer, dès ce soir, ce qui me paraît difficile, l'ami à qui j'ai donné ma chair et mon sang, et, dès demain matin, des maçons avec leurs outils, leurs pioches et leurs pelles.

CHATEAUNEUF. Pourquoi faire?

TRIPTOLÈME. Pour démolir une partie du pavillon.

CHATEAUNEUF, à part. Démolir! elle sait donc!...

TRIPTOLÈME. Que dites-vous de pareilles idées?

CHATEAUNEUF, à part. Il faut que je la revoie; il faut faire taire toute pusillanimité et jouer peut-être ma dernière partie.

TRIPTOLÈME. Dites donc, mon convive, vous m'avez bien peu fait raison à table, et vous ne paraissez pas avoir la conversation plus ouverte que l'appétit.

CHATEAUNEUF. C'est qu'il faut que je vous quitte. (Prenant son chapeau et son épée.) Achevez de vous reposer.

TRIPTOLÈME. Je n'ai pas encore commencé.

CHATEAUNEUF. Adieu, mon brave compagnon, votre récit m'a beaucoup intéressé. (En se dirigeant vers la porte, il se heurte contre Briard, qui vient d'entrer; le choc fait tomber une bêche que Briard tenait à la main.)

BRIARD. Eh! ma bêche!

CHATEAUNEUF. Ramasse! (Il sort. Briard reste immobile.)

## SCÈNE IV.

TRIPTOLÈME, BRIARD.

TRIPTOLÈME. est toi, Briard! Eh bien, qu'as-tu donc à rester là tout ébahi?

BRIARD. Avez-vous entendu? il a dit : Ramasse.

TRIPTOLÈME. C'est une des paroles les plus sages qu'on puisse dire, à propos d'une bêche qui est tombée à terre et qu'on ne veut pas y laisser.

BRIARD, toujours immobile. Ce mot m'a fait froid dans tout le corps.

TRIPTOLÈME, à Gertrude. Vous me donnerez une chambre.

GERTRUDE. Bien, monsieur.

TRIPTOLÈME. Ah çà, Briard, dis-moi donc comment tu te trouves ici?

BRIARD. J'ai marché depuis hier soir.

TRIPTOLÈME. Tu es bien heureux, tu n'as que les jambes en mauvais état. Pourquoi es-tu revenu si vite. Tu étais bien làbas pour les cailloux.

BRIARD. Aussi j'ai trouvé.

TRIPTOLÈME. Ah! bah!

BRIARD. Et j'étais même sur la piste de la seconde chose, quand M. Léonard, descendant tout à coup par le sentier d'où je guignais mon butin, m'a arrêté net et m'a forcé de descendre avec lui vers la Roche qui tremble.

TRIPTOLÈME. Tu ne lui a pas résisté?

BRIARD. Je crois bé! Après ce que vous m'avez dit, il peut bé me faire tout ce qu'il voudra... Quand il m'a laissé, j'ai pensé à mon métal pour le deuxième jour, et, en marchant toute la nuit, je suis revenu ici, où j'ai bêché depuis ce matin.

TRIPTOLÈME. As-tu ton métal?

BRIARD. Non!

TRIPTOLÈME. Va encore bêcher, mon garçon. (A Gertrude, qui

lui apporte une chandelle entière dans un bougeoir.) Ah! merci! adorable Gertrude! (Il se dirige vers la chambre.)

BRIARD, l'arrêtant. Au lieu de métal, vous ne pourriez pas me demander autre chose?

TRIPTOLÈME. Impossible.

BRIARD. Je vous en prie, monsieur Triptolème, voilà le deuxième jour qui s'avance et je n'ai encore rien; donnez-moi autre chose.

TRIPTOLÈME, entrant dans la chambre. Il n'y a que ça de bon; va bêcher encore.

BRIARD, seul. Je sais bé un métal enfoui depuis pu de dix ans; le mot de cet homme m'y a fait penser : ramasse! Ce métal qui a résonné contre une pierre quand j'ai jeté à terre le paquet froid. Mais pénétrer seul dans cette partie du bois quand la nuit est venue, et sans savoir où trouver? Ah! bé! n'importe! j'irai; mon amour pour Bruyère sera plus grand que ma peur; je bêcherai jusqu'à minuit, j'écraserai dans mes mains chaque motte de terre pour sentir si là n'est point ce fer que je cherche; si, à minuit, je n'ai rien trouvé, je recommencerai au décours de la nouvelle lune. Peut-être bé que j'aurai le bonheur qu'une autre pierre me frappe encore à la tête, jusqu'à en faire sortir ma raison ou mon amour.

GERTRUDE, traversant la scène. Entrez par ici, mademoiselle Bruyère.

BRIARD. Bruyère! Ah! si elle voulait, elle, elle me ferait trouver tout de suite, avec sa baguette.

BRUYÈRE. Dites à M. Léonard d'aider M. Desperrières à descendre de voiture et à entrer ici. Je vais tout disposer pour qu'il puisse se reposer à son aise.

BRIARD, qui s'est tenu à l'écart. Elle ne voudra point. Il faudrait par quéque moyen l'empêcher d'avoir une volonté sans l'empêcher de marcher et de sentir. Le jardin est tout plein de fleurs qui y font peur... Il faudrait la trouver seule... Allons attendre au jardin.

GERTRUDE, en dehors. Par ici, monsieur Léonard, mademoiselle Bruyère apprête la chambre de M. le baron.

BRIARD. Le baron! Léyonard! les deux que j'hais!... Oh! ils ne me feront pu rien quand j'aurai mon charme. (Il se retire par le fond. — Léonard entre en soutenant Desperrières.)

## SCENE V.

DESPERRIÈRES, LEONARD, puis TRIPTOLÈME, GERTRUDE, allant et venant.

LÉONARD. Appuyez-vous sur moi, je crains que ce voyage ne vous ait fatigué.

DESPERRIÈRES. Rassurez-vous. La pensée d'avoir accompli une partie de mon devoir, vos soins, la tendre sollicitude de cette chère enfant, tout cela m'a fait tant de bien, que je suis réellement beaucoup mieux. Quelques jours de repos suffiront à me remettre. (Il s'assied. — Triptolème sort de sa chambre, l'air tout à fait soulagé. — Sa chandelle est des trois quarts diminuée.)

LÉONARD. Triptolème! (A Desperrières.) L'ami à qui j'ai confié le reste de ma mission quand Bruyère m'a appelé à votre secours.

DESPERRIÈRES. Ah! monsieur, de grâce, qu'est devenue la personne que vous avez accompagnée?

TRIPTOLÈME, bas à Léonard. Il sait donc aussi?...

LÉONARD. Parle.

TRIPTOLÈME. En sûreté, monsieur le baron, au pavillon des bois.

DESPERRIÈRES. Ici près?

TRIPTOLÈME. Ici près. (Bas à Léonard.) Elle demande à te parler ce soir.

LÉONARD, à mi-voix. Moi! (A part.) Sa sœur!

DESPERRIÈRES, à part. Il faut que je la voie; aussitôt qu'ils m'auront quitté, j'irai au pavillon. (Haut à Triptolème.) Monsieur, recevez mes excuses pour les fatigues et les tourments que je vous ai causés.

TRIPTOLÈME. Mon Dieu! monsieur, ce qui est fait est fait, dans quinze jours il n'y paraîtra plus.

LÉONARD, à mi-voix. Avant d'aller au pavillon, je veux savoir de toi...

TRIPTOLÈME, de même. Tout ce que tu voudras, à l'entrée du village, où je vais avertir les maçons. Je t'attendrai. (Il sort.)

## SCENE VI.

DESPERRIÈRES, LEONARD, puis BRUYÈRE, dans le fond.

DESPERRIÈRES. Léonard, depuis hier, depuis le moment où vous êtes venu avec Bruyère si à propos à mon secours, je remarque sur votre visage une tristesse que je n'y avais pas encore vue. Ce qui s'est passé à cause de moi est-il pour quelque chose dans votre chagrin?

LEONARD. En aucune façon, monsieur le baron.

DESPERRIÈRES. Quoi! ne puis-je rien pour vous, qui venez de me donner des preuves si touchantes d'attachement?

LEONARD. Rien, que me dire si vous avez encore quelque chose à me demander... si ma présence vous est encore utile dans ce pays?

DESPERRIÈRES. Je ne crois plus avoir à mettre votre amitié à l'épreuve; mais pourquoi ces questions?

LÉONARD. Mon intention est de partir d'ici.

BRUYÈRE, s'arrêtant; à part. Partir!

DESPERRIÈRES. Vous quitterez Crèvecœur, je le comprends!

LÉONARD. Je quitterai la France.

DESPERRIÈRES. La France! Pour longtemps?

LÉONARD. Pour toujours!

BRUYÈRE, à part. Pour toujours!

LEONARD, bas à Desperrières. Bruyère!... Gardez-moi le secret!

BRUYÈRE, s'avançant. Si vous voulez vous reposer pour retourner demain au château, tout est prêt.

DESPERRIÈRES. J'y vais, mon enfant... (La regardant.) La voilà pâle aussi! (Leur prenant la main.) Ah! je vous en conjure tous deux, n'ayez que des peines auxquelles ma fortune et mon amitié puissent suffire... Bruyère, à cause de cette pureté et de cette innocence qui vous environnent, je vous aime comme je n'ai pas encore aimé un enfant de votre âge, et je sens que vous pourriez, en m'aimant, me consoler de bien des douleurs. Adieu et merci, mes amis. (Bruyère le reconduit jusqu'à sa chambre; Léonard, en la voyant revenir, veut l'éviter, mais elle va à lui avec résolution.)

## SCÈNE VII.

LÉONARD, BRUYÈRE.

BRUYÈRE. Léonard, vous avez à me parler?

LÉONARD. Après tant de soins et de fatigues, vous devez avoir besoin de repos?

BRUYÈRE. Quand une femme dit à un homme : Je vous aime! elle lui donne de grands droits sur son âme, mais elle en prend un aussi sur lui.

LÉONARD. Que voulez-vous dire?

BRUYÈRE. Celui de lui demander compte des peines qu'il lui inflige. Ainsi je vous dis avec assurance : Répondez-moi.

LÉONARD. Sur quoi, Bruyère, voulez-vous que je vous réponde?

BRUYÈRE. Est-ce que, volontairement ou involontairement, j'ai fait quelque action qui vous ait éloigné de moi?

LÉONARD. Oh! non.

BRUYÈRE. Dites-le-moi sans ménagement, Léonard; car moi, pauvre ignorante, j'ai tant de confiance en votre loyauté et en votre honneur, que, tout de suite, j'essaierai de me corriger.

LÉONARD. Bruyère, je n'ai jamais connu rien de plus irréprochable que vos actions et vos pensées.

BRUYÈRE. Je ne vous ai pas blessé par quelque parole imprudente?

LÉONARD. Jamais.

BRUYÈRE. Vous m'aimez donc encore?

LÉONARD. Mon cœur n'a pas changé.

BRUYÈRE. Et vous m'abandonnez?

LÉONARD. Qui vous a dit?...

BRUYÈRE. Vous m'abandonnez! je l'ai entendu, vous allez partir! vous me rejetez de votre vie.

LÉONARD. Grand Dieu! moi!

BRUYÈRE. Ecoutez, Léonard, pour sortir d'un pareil malheur, il n'y a que deux issues : ou le mépris de celui qui agit ainsi, et je ne peux pas vous mépriser, moi qui vous ai donné tous les battements de mon cœur; ou la mort volontaire et prompte.

LÉONARD. Qu'osez-vous dire, malheureuse enfant?

BRUYÈRE. Mais, mon Dieu! je dis simplement ce qui est; est-ce ma faute si je n'ai rien après vous qui puisse me rattacher à la vie? Il y a des plantes qui se dessèchent quand on arrache leur unique fleur : votre amour, Léonard, était la seule fleur de ma vie, et je suis de ces plantes-là...

LÉONARD. Mon silence vous désole, Bruyère, et parler serait une lâcheté. Notre bonheur n'a dépendu ni de vous ni de moi... Plus tard, vous connaîtrez la nécessité qui me fait agir; vous ne me mépriserez pas, Bruyère, car vous me trouverez bien à plaindre.

BRUYÈRE. Parlez moins haut : M. Desperrières a besoin de repos. Plus qu'un mot, Léonard, est-il en mon pouvoir de vous faire changer de résolution?

LÉONARD. Si vous pouviez renverser l'obstacle qui s'élève entre nous, je vous le demanderais à genoux, à mains jointes!

BRUYÈRE. Par aucune promesse? par aucun sacrifice? Adieu, Léonard!

LÉONARD. Ah! pas encore ce mot!... Bruyère, je ne vous quitterai pas.

BRUYÈRE. Plus bas! plus bas, vous dis-je! M. Desperrières pourrait nous entendre. Il est faible et souffrant; il nous aime; il ne faut pas qu'il soupçonne que nous avons du chagrin.

LÉONARD. Bruyère, je veux vous revoir encore.

BRUYÈRE. Vous aurez tort peut-être. Pour faire ce que vous

aites, il vous faut beaucoup de courage, et ce n'est pas moi qui vous en donnerai; laissez-moi, Léonard.

LÉONARD. Vous me maudissez!

BRUYÈRE. Je ne comprends pas et je souffre... Adieu, Léonard!

LÉONARD, à part. Sa sœur!... M. Desperrières... Ah! mon Dieu! n'aurez-vous donc pas pitié de moi?... (Il sort.)

BRUYÈRE. Il m'aime encore, puisqu'il me l'a dit; et il part! et je n'ai rien fait!... Qu'est-il survenu? quand s'est fait ce changement? quand? Hier, après cette horrible scène où Valentine a été sauvée par lui... Est-ce qu'il a entendu les affreuses paroles prononcées contre elle? Est-ce qu'il les a crues? Mais je ne les crois pas, moi! Briard les a dites aussi... Il la connaît donc?

## SCÈNE VIII.

BRUYÈRE et BRIARD.

BRIARD, à part. Elle est seule! (Haut.) Bruyère, vous pouvez me sauver la vie, et à bé d'autres aussi, peut-être...

BRUYÈRE, toujours absorbée. Que veux-tu?

BRIARD. Prenez votre baguette et venez dans le bois, vous chercherez, vous trouverez un métal enfoui sous terre depuis bien longtemps. Voulez-vous?

BRUYÈRE, toujours à ses pensées. Non!

BRIARD. Non! (A part.) Si ces fleurs qui la détestent allaient y faire du mal, je les ai là!

BRUYÈRE. Cette femme que tu as accusée hier, la connais-tu?

BRIARD. Non.

BRUYÈRE. Pourquoi, quand on lui a jeté l'outrage, as-tu dit: C'est vrai!

BRIARD. Parce que quéqu'un, que je crois, l'avait dit devant moi.

BRUYÈRE. Qui donc?

BRIARD. M. Desperrières. (Il sort un instant.)

BRUYÈRE. Lui!... Mais cela ne se peut pas... mais ça n'est pas!... Mais c'est affreux de mentir ainsi!... Je les affronterai tous! je les démentirai tous! Valentine me dira quelle est sa vie... Mais Valentine, où est-elle? Quand viendra-t-elle? En attendant, que pourrai-je dire, sinon que je suis sûre de ma sœur, que je suis prête à mourir en témoignant pour elle!

BRIARD, rentrant et portant une brassée de tubéreuses et de jacinthes, qu'il dépose sur la table, derrière Bruyère, à part. Elle ne les voit point. (Il sort de nouveau.)

BRUYÈRE. Est-ce de cette inquiétude, est-ce de son amour perdu que je souffre davantage. Toutes les forces semblent se retirer de moi. (Elle tombe sur une chaise. Briard rentre avec une nouvelle brassée de fleurs et les répand tout autour d'elle.) Elle seule pourrait dire que l'on se trompe, qu'on la calomnie... Je n'avais jamais connu le chagrin, moi... comme il serre le front... comme il charge les yeux... comme il met des nuages devant vous!

BRIARD, à part. Ah! les fleurs se vengent!... Elles la rendent presque ivre et folle.

BRUYÈRE. Où est-elle?... Est-ce qu'elle ne pourrait pas venir me dire que je rêve de mauvais songes?

BRIARD. Bruyère, voilà ta baguette. (Elle la prend machinalement.) Bruyère, lève-toi! (Elle se lève.) Viens, ta baguette nous conduira, et nous serons tous heureux. Viens dans la forêt.

BRUYÈRE, se rasseyant. Non, laisse-moi, Briard.

BRIARD. N'aie point peur, je suis là?

BRUYÈRE. Est-ce que je ne la verrai plus jamais?

BRIARD. Avec toi je n'aurai point peur non plus, j'irai aux plus mauvais endroits. Lève-toi, viens.

BRUYÈRE, se débattant contre l'asphyxie. Non! Valentine! Valentine! (Le pavillon s'éclaire.)

BRIARD. Tais! regarde les esprits nous appellent, le pavillon s'éclaire.

BRUYÈRE. Le pavillon?

BRIARD. Suis-moi!

BRUYÈRE. Oui, je viens. (Briard recule, en tâchant de deviner la route qu'elle va prendre.)

BRIARD. Avant minuit j'aurai trouvé. (Bruyère sort par la porte du fond que Briard a ouverte. Elle s'éloigne toujours précédée de Briard qui suit tous ses mouvements.)

---

## SIXIÈME TABLEAU

Site pittoresque dans un bois: au milieu, un arbre plus isolé; à droite, entrée d'un pavillon.

## SCÈNE PREMIÈRE

CHATEAUNEUF, un DOMESTIQUE.

Au lever du rideau Châteauneuf reconnaît les abords du pavillon.

CHATEAUNEUF. Elle est là dans ce pavillon! (Au domestique). Va rejoindre tes camarades; que l'un de vous coure chercher des chevaux de poste, et que dans deux heures la voiture soit à l'entrée du sentier qui conduit à ce pavillon. (Le domestique sort.) C'est là qu'habitait Thérèse. C'est dans cette salle basse, dans l'épaisseur de ses murailles qu'est enfermé le trésor qu'elle n'a pas voulu me livrer et qui lui a coûté la vie. La porte de cette armoire je l'ai touchée de mes mains, et, faute d'une clef!... Ah! cette clef pendant cinq minutes seulement! Malheureuse Thérèse! cette nouvelle crise de ma vie dans ce lieu même, car je le reconnais bien. C'est ici qu'a retenti son dernier cri. C'est là qu'après de nombreux détours, aidé par cet idiot... Oui, c'est là, c'est bien là!

## SCÈNE II.

CHATEAUNEUF, BRIARD, BRUYÈRE, puis VALENTINE.

Dans le fond, au milieu des arbres, paraissent Briard et Bruyère, sa baguette de coudrier à la main, marchant sous l'empire d'une demi-ivresse. Briard marchant devant elle, ne perd pas de vue un seul de ses mouvements.

CHATEAUNEUF, les apercevant. Cette jeune fille! la baguette magique est encore dans ses mains! Quel esprit vengeur la guide sur mes traces? (Il se cache derrière un arbre. — Bruyère marchant avec peine, épuisée par la douleur, arrive près de l'arbre isolé et s'y appuie.)

CHATEAUNEUF, à part. C'est un pouvoir du ciel ou de l'enfer.

BRIARD, à part, avec anxiété. Est-ce là? (La porte du pavillon s'ouvre. Valentine paraît sur le seuil; Bruyère l'aperçoit, pousse un cri, laisse tomber sa baguette et court à elle.)

BRIARD, avec joie. La baguette est tombée!... C'est là! (Il se met à creuser avec ardeur.) Ah! la clef! j'ai la clef!

CHATEAUNEUF, tirant son épée. Que fait donc ce misérable? (Valentine a entraîné Bruyère.)

---

## SEPTIÈME TABLEAU

Intérieur du pavillon des bois: Ameublement simple, armoire scellée dans le mur, à droite; porte au fond; porte au premier plan, à gauche.

## SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTINE, BRUYÈRE.

Valentine, assise, est penchée vers Bruyère, à demi-couchée sur un canapé.

VALENTINE. Ta pauvre tête est-elle un peu remise? me reconnais-tu bien?

BRUYÈRE, qui, pendant le début de ce tableau, est affaiblie et languissante. Oui, la lourdeur qui accablait mon front se dissipe, et, au mieux que j'éprouve, je sens que je suis près de ma sœur.

VALENTINE. Tu es bien pâle encore! Ce n'est que de la souffrance passée, n'est-ce pas?

BRUYÈRE. Ce ne doit être que cela.

VALENTINE. Tu vas reprendre près de moi les belles couleurs et ta gaieté.

BRUYÈRE. Je l'espère!

VALENTINE. Seras-tu contente si je te dis que nous ne nous quitterons plus?

BRUYÈRE. C'est une grande consolation que Dieu m'envoie.

VALENTINE. Ne sois plus ainsi triste et abattue... Je me livre toute à l'espoir, et regarde si je n'ai pas raison: quoique hier nous nous fussions aperçues un seul instant à plus de quinze lieues d'ici, quoique dans mon trouble je n'eusse pu rien te dire, j'étais sûre que je te verrais aujourd'hui, et quand j'ai eu allumé le signal, je t'ai attendue sans aucune espèce de crainte.

BRUYÈRE. Qui te donnait cette assurance?

VALENTINE. C'est qu'aujourd'hui, sœur bien-aimée, aujourd'hui même, ma jolie Bruyère, vous avez dix-huit ans. — J'avais toujours résolu d'être ce jour-là près de toi.

BRUYÈRE. Pourquoi ce jour-là?

VALENTINE, allant prendre un papier dans un meuble. Ce jour est celui où nous devons lire ensemble une lettre.

BRUYÈRE. De qui?

VALENTINE, lui remettant une enveloppe cachetée. Vois.

BRUYÈRE, lisant. « Pour être lu par mes filles réunies le jour où Bruyère aura dix-huit ans. »

VALENTINE. Tu ne peux reconnaître l'écriture de notre mère?

BRUYÈRE. Ah! que j'aime à entendre ce mot en ce moment. (Rendant la lettre à Valentine.) Ouvre, toi, sa fille aînée, toi à qui elle a adressé ses dernières paroles, à qui Marthe a redit ses dernières instructions... tu trembles!...

VALENTINE. Il me semble qu'elle est là, qu'elle va parler, qu'elle va m'interroger.

BRUYÈRE. Je lui répondrai pour toi que tu m'as aimée comme elle m'aurait aimée.

VALENTINE. Oui, en cela du moins je lui ai bien obéi. (Ouvrant la lettre à part.) Si ma punition est là, il faut la subir. « Mes chères filles, si mes sombres prévisions se réalisent, après seize ans, je renaîtrai pour venir m'entretenir avec vous. Quand Valentine a eu dix-huit ans, la bonne Marthe a dû lui dire le secret de ma vie. Ce que sait Valentine, Bruyère a le droit de le savoir aussi. A cette lettre je joins un billet pour elle où elle retrouvera le douloureux récit de sa naissance et de ses droits; j'eusse mieux aimé que ma mémoire restât pour

elle chère et respectée. » (Bruyère à qui Valentine a remis le billet, était prête à l'ouvrir; à cette dernière phrase elle s'arrête, puis approche le billet de la bougie et le brûle. Valentine la serre dans ses bras, et après un moment continue.) « Si Bruyère refuse ce billet, je la remercie du sein de la mort où je repose, et je la bénis. » (Bruyère s'est mise à genoux, près de sa sœur qui l'embrasse au front et dit:) Ta mère t'avait devinée. « J'ai bien pleuré sur toi, ma petite Bruyère, et je ne t'en aime que plus à cause des larmes que tu m'as coûtées. Le comble de mon malheur sera de ne pas te voir grandir près de moi... Je pars... mes enfants, un homme qui a des droits sur moi m'appelle et je lui obéis. Si je ne reviens pas, Marthe ne fera aucune plainte, ne demandera pas qu'on fasse des recherches, et vous, mes enfants, je vous défends même de dire que je suis morte assassinée. »

BRUYÈRE, se relevant. Assassinée !...

VALENTINE. Silence ! il faut respecter les volontés de notre mère.

BRUYÈRE. Mais où donc était son mari ?

VALENTINE. Son mari ! il faut respecter les volontés de notre mère.

BRUYÈRE, à part. Elle ne me répond pas !

VALENTINE, reprenant la lettre. « A toi, Valentine, mes dernières paroles, mes derniers conseils, mes dernières prières. »

BRUYÈRE. Ta main tremble encore en tenant cette lettre.

VALENTINE. Cette voix de ma mère qui paraît venir du ciel... je n'ai pas la force... lis pour moi.

BRUYÈRE, prenant la lettre et lisant. « Aime ta sœur, soutiens-la, protège-là ! » (Tendant la main à Valentine.) Tu as été une fille bien obéissante. « Si pendant ce long espace de temps, entre le jour où je ne serai pas revenue, et celui où vous lirez ces suprêmes adieux, tu as été un exemple de bonne conduite et de travail, d'honneur et de pureté, à ton tour, du sein de la mort où je repose, je te bénis. »

VALENTINE, qui est tombée à genoux. N'achève pas !

BRUYÈRE. Qu'as-tu ? cette bénédiction d'une mère ?

VALENTINE. Ce serait un anathème !

BRUYÈRE. Que veux-tu donc ?

VALENTINE. Que pour elle et pour toi, tu pardonnes.

BRUYÈRE. Te pardonner ! quoi ?

VALENTINE. Ma lâcheté ! ma honte !

BRUYÈRE. Valentine, écoute donc ce que tu dis ; tu dis : Ma lâcheté ! ma honte !

VALENTINE. Tu n'as donc pas entendu hier dans les gorges d'Apremont, cette femme, ce berger ?

BRUYÈRE. Ils mentaient !

VALENTINE. Ils disaient la vérité.

BRUYÈRE, tombant à genoux près d'elle. Oh ! ma mère ! ma mère ! nous voilà deux à pleurer et à vous demander pardon !

VALENTINE. Dis-lui que j'ai été bien punie par le remords, par le mépris et par la servitude.

BRUYÈRE. Vous l'entendez, ma mère.

VALENTINE. Dis-lui que mon âme a été refoulée sur elle-même, et mon corps frappé de coups.

BRUYÈRE. Ma mère, pardonnez-lui, et si ce n'est pas assez de son malheur pour expier, je vous offre aussi le mien.

VALENTINE. Toi ! malheureuse !

BRUYÈRE. Tais-toi ! tais-toi ! tu ne dois rien savoir. Tu es bien assez à plaindre.

VALENTINE. Tu ne m'abandonneras pas ?

BRUYÈRE. Moi, te quitter !

VALENTINE. Mais, mon Dieu, quand j'y songe, ta pureté m'a donc couverte, je suis donc déjà réconciliée ?

BRUYÈRE. Que dis-tu ?

VALENTINE. Dieu, dans ses impénétrables décrets, m'envoie le bonheur que je mérite si peu, et qu'il t'enlève à toi. Un homme digne et bon, d'un cœur assez grand pour combler de son amour l'abîme où j'étais tombée, m'a sauvée au péril de sa vie, et dans l'exil où nous allons nous réfugier sans doute, il m'apportera l'oubli et les heureux devoirs de la reconnaissance. Ne désespère pas, nous serons deux pour travailler à renverser les obstacles entre lui et toi.

BRUYÈRE. Oh ! ne me dis pas cela, ne me dis pas cela, mais plutôt cachez-moi tous deux, entourez-moi de votre tendresse, je l'aimais tant Léonard !

VALENTINE, à part. Léonard !

BRUYÈRE. Je l'aime tant encore. Oh ! ma sœur, ma sœur, défends-moi contre ces souvenirs, contre cet amour fatal, ma sœur, ma sœur, aime-moi pour lui !

VALENTINE. Bruyère ! ma fille ! mon enfant.

BRUYÈRE. Ecoute !

VALENTINE. Des pas à l'extérieur.

BRUYÈRE, montrant la gauche. Je sors de ce côté !

VALENTINE. Où vas-tu ?

BRUYÈRE. Chez Thibaut, où M. Desperrières, mon ami, mon protecteur réclame mes soins ; entends-tu ? on approche !

VALENTINE. C'est lui !

BRUYÈRE. Qui, lui ?

VALENTINE. Lui, qui m'aime et qui me sauve.

BRUYÈRE. Moi aussi je le bénirai.

LÉONARD, frappant au dehors. Madame ! Madame !

BRUYÈRE. La voix de Léonard ! Tu connais cette voix !

VALENTINE. Elle a retenti là !... c'est la sienne !

BRUYÈRE. Je rêve encore.

LÉONARD, frappant. Ouvrez, de grâce ! (Valentine ouvre.)

BRUYÈRE. Léonard ! Valentine ! Ah ! ma mère, vous m'appelez à vous ! (Elle sort rapidement par la gauche.)

VALENTINE, se retournant à son exclamation. C'est un cri de douleur !

## SCÈNE II.

VALENTINE, LÉONARD, DESPERRIÈRES, soutenu par Léonard.

LÉONARD. Un asile, madame, pour un ami, M. Desperrières.

VALENTINE, à part. Desperrières !

LÉONARD. Que j'ai trouvé là épuisé de fatigue et de souffrances sur la route de ce pavillon.

VALENTINE. Je ne puis rien refuser à celui qui m'a sauvée.

LÉONARD. Vous avez raison, madame, car cette blessure c'est pour vous qu'il l'a reçue en retenant loin de vous votre gardien au péril de sa vie.

VALENTINE. Monsieur le baron Desperrières !

DESPERRIÈRES. Pourquoi lui dire ?...

LÉONARD. Voulez-vous donc que madame ignore les dangers que vous avez courus pour l'arracher au despotisme du prince ?

VALENTINE, avec un étonnement douloureux, à part. Il ne m'aimait donc pas lui ! (Haut.) Mais vous, monsieur, en me sauvant hier de la violence de ces furieux...

LÉONARD. Je payais une dette sacrée.

VALENTINE, à part. Il ne pensait même pas à moi ! (Haut.) Je n'en dois pas moins !...

LÉONARD. Pas de remercîments, madame, pour cette rencontre qui m'a été fatale !

VALENTINE, à part. Fatale ! Misérable illusion !

DESPERRIÈRES. Je me sens mieux ; merci comme toujours, mon ami, et maintenant, je vous le demande, laissez-nous, Léonard.

VALENTINE, à part. Léonard !... Et ce cri de Bruyère...

LÉONARD. Je me retire, monsieur le baron, permettez-moi seulement de demander à madame pourquoi elle m'a fait appeler près d'elle.

VALENTINE, à mi-voix à Léonard. Vous aimez Bruyère ?

LÉONARD, même jeu. Elle vous l'a dit ?

VALENTINE. Bruyère est riche... Cent mille livres enfermées là.

LÉONARD. Vous croyez ?..

VALENTINE. Pas pour vous, pour votre famille... Bruyère ne sera pas déshonorée.

LÉONARD. Madame !

VALENTINE. Vous seul savez que je suis sa sœur, et demain, un cloître cachera à tous ce triste secret ; demain je n'existerai plus. L'épouserez-vous ? Répondez.

LÉONARD. Oui.

VALENTINE. Allez le lui dire. Pas un mot de plus.

LÉONARD, se rapprochant du baron. Monsieur le baron, vous aviez raison de veiller sur cette femme. Son cœur est noble et généreux. (Il sort.)

DESPERRIÈRES, à part. Dit-il vrai ? Serait-elle digne au moins de ma pitié, puisqu'elle ne peut plus mériter mon amour !

VALENTINE, à part. Oh ! je ne connaissais pas la joie d'un devoir accompli.

## SCÈNE III.

VALENTINE, DESPERRIÈRES.

VALENTINE. C'est vous, monsieur, je viens de l'apprendre, qui avez daigné vous intéresser à moi. Comment ai-je mérité cette bonté, ce dévouement ?

DESPERRIÈRES. Ne me remerciez pas, Valentine, c'était à la fois pour moi un devoir et une expiation.

VALENTINE. Je ne vous comprends pas, monsieur. Mais que dois-je faire pour m'élever à la hauteur de tant de générosité ?...

DESPERRIÈRES. Chercher dans le repentir des forces contre vos erreurs et les entraînements du monde.

VALENTINE. Je n'aurai plus rien à craindre du monde, derrière les saintes et infranchissables murailles où je vais vivre et bientôt mourir ignorée.

DESPERRIÈRES. Devant cette noble résolution, je dois renoncer au silence que je m'étais promis de garder. Je vous ai dit que ma protection pour vous était un devoir et une expiation j'achève : entraîné par une passion de jeune homme qu'aucun obstacle n'arrête, j'ai été coupable, cruellement coupable envers une femme que j'aimais ; cette femme c'était Thérèse, c'était votre mère.

VALENTINE. Vous, monsieur ! Je savais ce que ma mère a souffert.

DESPERRIÈRES. Alors, vous comprenez que je devais à tout prix réparer tant de torts envers la fille de Thérèse envers la mienne.

VALENTINE. Détrompez-vous, monsieur, vous ne me devez rien à moi, je ne suis pas votre fille... Avant que vous ne l'eussiez connue, Thérèse était mariée.

DESPERRIÈRES. Mariée! Thérèse! Et pourquoi m'avait-elle caché. ?...

VALENTINE. Ah! à vous, je n'ai pas le droit de le taire, parce que le sort l'avait donnée à un misérable déjà flétri par le vice et qui depuis... Elle voulait se cacher à elle-même l'existence de ce malheureux, elle avait fui, elle s'était même séparée de moi pour que sa retraite restât plus ignorée.

DESPERRIÈRES. Mais la fille qui est née pendant ma captivité?

VALENTINE. Elle existe, et vous la connaissez.

DESPERRIÈRES. Achevez!... Son nom! son nom.

VALENTINE. Bruyère.

DESPERRIÈRES. Bruyère! ma fille, celle que je demandais à Dieu pour consoler ma vie... et vous me la rendez! vous me rendez ma fille! Oh! que voulez-vous! ma fortune, ma vie, j'ai une fille pure et digne de moi... oh! je ris... je pleure... je suis fou. Où est-elle?... Où est-elle?

VALENTINE. En ce moment, elle retourne au chevet où elle vous croit souffrant.

DESPERRIÈRES. C'est bien elle.

VALENTINE. Mais vous remettre en route ainsi fatigué, blessé.

DESPERRIÈRES. Qu'importe ma fatigue! qu'importe ma blessure! j'ai retrouvé ma fille, adieu! et merci! oh! mille fois merci.

## SCÈNE IV.

VALENTINE, *seule.*

Ils seront heureux, du moins, et moi qui, en ce moment, ai osé croire... déplorable folie!... c'est là notre punition à nous d'avoir toujours nos pensées et nos rêves tournés vers un amour qui n'est plus fait pour nous... Au lever du jour, les ouvriers dont j'ai besoin seront ici; je rendrai à ma sœur le trésor qui lui appartient et, ensuite, libre de tous les soins qui m'enchaînent à cette vie, je ne songerai qu'à mériter dans l'autre le pardon de Dieu. (*Elle rentre à gauche.*)

## SCÈNE V.

CHATEAUNEUF, *seul.*

*Il entre avec précaution par le fond et pose sur un siége son épée.*

Valentine est ici! Là aussi est le trésor de Thérèse; d'abord les cent mille livres, cette fois, elles sont bien à moi... après cela riche et indépendant. Cette clef!... cette clef retrouvée après seize ans, par cet insensé, cette clef qu'il me disputait et que je lui ai arrachée en le laissant inanimé, mort peut-être, cette clef va me rendre sans bruit et sans obstacle maître d'une somme dont j'ai déjà une fois été si près... Les papiers trouvés chez le notaire disaient bien la muraille à droite, la serrure près de la terre. (*Il se penche et ouvre l'armoire.*) La voici (*On entend un cri. Il se relève tenant toujours la clef à la main.*)

## SCÈNE VI.

CHATEAUNEUF, VALENTINE.

VALENTINE, *un billet à la main.* Ma sœur! elle veut mourir!... ces mots laissés par elle... mourir à cause de moi, de Léonard, courons...

CHATEAUNEUF, *à part.* C'est elle! (*Elle s'élance vers le fond; il lui saisit le bras.*) Arrêtez.

VALENTINE. Qui que vous soyez, laissez-moi, je veux sauver ma sœur.

CHATEAUNEUF. Le prince vous réclame.

VALENTINE. Ma sœur se meurt, laissez-moi. (*Elle se débat et se heurte contre la porte ouverte de l'armoire.*) Cette armoire ouverte... un seul homme connaît ce secret, et cet homme c'est un assassin, c'est Le Hardy.

CHATEAUNEUF. Malheureuse! tais-toi.

VALENTINE. Que feriez-vous?

CHATEAUNEUF. Je te tuerais.

VALENTINE. Vous n'oseriez.

CHATEAUNEUF. J'oserais tout.

VALENTINE. Même tuer votre fille!

CHATEAUNEUF. Ma fille.

VALENTINE. Ta fille! meurtrier de Thérèse.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, BRIARD. *Il entre par le fond, saisit l'épée qu'il brandit sur Châteauneuf.*

BRIARD. La clef que tu m'as volée.

CHATEAUNEUF. Cet homme encore.

VALENTINE. Briard!

BRIARD. La clef!... Dans deux minutes minuit va sonner, il ne sera plus temps... La clef!

VALENTINE. Arrêtez.

CHATEAUNEUF, *voulant se jeter sur lui.* Non.

BRIARD. Je veux la clef. (*Il frappe. — Chateauneuf tombe.*)

VALENTINE. Ah! (*Elle pousse un cri d'horreur et tombe sur le canapé.*)

BRIARD. J'ai le métal enfoui depuis dix ans. (*Apercevant Valentine évanouie.*) Elle! (*Minuit sonne.*) Le troisième jour du décours de la lune commence (*saisissant la chevelure de Valentine*), et j'ai mon talisman tout entier.

---

# ACTE CINQUIÈME

### HUITIÈME TABLEAU

La chambre de Bruyère, dans la cabane de Marthe : porte à droite et à gauche ; ameublement sur le devant, une table sur laquelle se trouvent des fleurs, des plantes ; un petit réchaud sur lequel un vase distille une liqueur qui tombe dans un verre.

## SCÈNE PREMIÈRE.

BRUYÈRE, *seule. Elle est près de la table et touche tour à tour les fleurs et les plantes.*

Chères plantes, fleurs bien-aimées, aujourd'hui encore réunissez-vous devant moi. Vous, vous embellissez la joie et les fêtes. Vous, vous donnez la santé, et vous, vous donnez le repos. (*S'asseyant et fixant ses regards sur le verre.*) Comptons les gouttes qui tombent dans ce verre, cela m'empêchera de penser.

## SCÈNE II.

BRUYÈRE, LÉONARD. *Il entre sans que Bruyère détourne la tête.*

LÉONARD, *à part.* La voilà! En ne la retrouvant pas chez Thibaut, malgré moi, je commençais à avoir peur; Bruyère! (*Elle le regarde et reprend sa position première.*) Tantôt je vous ai dit des paroles qui ont dû porter une grande douleur dans votre âme. (*Bruyère fait un signe affirmatif.*) Voulez-vous me les pardonner? (*Silence.*) Je sais, Bruyère, que vous avez parfois des résolutions invincibles; ne prenez pas contre moi une de ces résolutions. Quand vous m'avez dit que la femme sauvée dans les gorges d'Apremont était votre sœur, j'ai senti s'élever entre nous la réprobation de ma famille, et moi-même j'ai reculé.

BRUYÈRE, *à part.* Il ment. (*Haut.*) Ces gouttes tombent bien lentement, n'est-ce pas? (*Elle se lève et alimente le feu.*)

LÉONARD. Vous ne m'écoutez pas?

BRUYÈRE. J'entends. (*Elle se remet comme elle était.*)

LÉONARD. Vous ne pensez pas à ce que je vous dis?

BRUYÈRE, *montrant la liqueur.* Je pense à moi.

LÉONARD. Vous me croyez incapable d'altérer la vérité?

BRUYÈRE. Je le croyais tout à l'heure.

LÉONARD. Vous me faites une injure que vous regretterez, Bruyère.

BRUYÈRE. Voyons.

LÉONARD. Après vous avoir quittée, j'étais résolu à un éternel exil, mais Triptolème m'avait dit que votre sœur m'attendait au pavillon, j'y suis allé.

BRUYÈRE, *à part.* C'est vrai!

LÉONARD. Près de là, j'ai rencontré M. Desperrières; il est entré avec moi. Je ne sais par quelle erreur de reconnaissance votre sœur paraissait m'attribuer tout ce que notre généreux ami avait fait pour elle... je l'ai détrompée.

BRUYÈRE. Elle vous connaissait?

LÉONARD. A Venise, il y a deux ans, je l'avais préservée d'un danger, et, depuis, je l'ai vue hier pour la première fois.

BRUYÈRE, *se retournant.* Continuez.

LÉONARD. Au bout de quelques minutes, et, comme revenant à elle, elle m'a dit : « Vous aimez Bruyère? »

BRUYÈRE. Avez-vous dit : « Oui? »

LÉONARD. J'ai dit oui. (*Bruyère le regarde pour la première fois.*) « Allez lui dire, a-t-elle ajouté, que demain les obstacles de fortune et... les autres auront disparu. »

BRUYÈRE. Comment?

LÉONARD. Elle se retire au couvent.

BRUYÈRE. Pauvre Valentine!

LÉONARD. Je l'ai laissée avec M. Desperrières, j'ai couru vous chercher; de loin j'ai aperçu cette lumière dans votre chambre, et, à genoux, je vous dis encore : « Pardonnez-moi! »

BRUYÈRE. Léonard, vous n'aimez pas une autre femme?

LÉONARD. Moi! grand Dieu! mais tu ignores donc, Bruyère, qu'absent ou présent, je vis avec ta pensée; que le bonheur avec toi a été le but de ma vie, la récompense promise à mes travaux; quand j'ai cru que tu me manquais, je ne voyais plus que deuil et désespoir.

BRUYÈRE. Comme moi! (*Elle détourne le verre où tombait la liqueur distillée.*)

LÉONARD. Quelle est donc cette liqueur que tu regardais tomber goutte à goutte?

BRUYÈRE. Du poison!

LÉONARD. Du poison!... Pour qui?

BRUYÈRE. J'ai cru que tu me trompais!

LÉONARD. Et tu voulais mourir?

BRUYÈRE. Il le fallait bien!

LÉONARD, *voulant s'élancer.* Laisse-moi!

BRUYÈRE, *l'arrêtant.* Renverser ce verre! à quoi bon? Si je

voulais mourir encore, y a-t-il une puissance qui pût m'en empêcher? Laisse ce verre, ces plantes vénéneuses sous ma main; aime-moi et tu n'as rien à craindre.

LÉONARD. Je te jure de ne vivre que pour te rendre heureuse à force de dévouement et d'amour.

BRUYÈRE. Et moi, je jure de ne mourir volontairement que pour ton bonheur ou ton honneur... Mais il faut partir.

LÉONARD. Partir!

BRUYÈRE, souriant. Regarde l'heure, minuit et demi.

LÉONARD. Tu veux que je m'en aille?

BRUYÈRE. Je le veux autant que je t'aime.

LÉONARD. Adieu donc!

BRUYÈRE. A demain!

LÉONARD. Puis, à toujours!

## SCÈNE III.

BRUYÈRE, seule. Il m'aime!... Oh! je le crois maintenant! Est-ce que Dieu serait enfin plus clément pour moi? Je n'ose me fier au sort, et, malgré moi, un triste pressentiment... Ces paroles, ou plutôt ces réticences de Valentine en parlant de mon père, laissent planer sur lui un triste soupçon. (Elle éloigne le verre.) Loin de moi les idées de mort... C'est à vous, mes fleurs, que je veux revenir... c'est à vous que je veux demander des joies et des parures.

## SCÈNE IV.

BRUYÈRE, TRIPTOLÈME.

TRIPTOLÈME, très-pâle. Du secours! du secours!

BRUYÈRE. Triptolème!... Que voulez-vous?

TRIPTOLÈME. Un homme blessé! mourant...

BRUYÈRE. Oh! mon Dieu! quelle blessure?

TRIPTOLÈME. Un coup d'épée, je crois.

BRUYÈRE. Coupez, broyez ces plantes. (Elle lui donne des plantes et va à une armoire prendre du linge qu'elle déchire et apprête.) Comment cela est-il arrivé?

TRIPTOLÈME. Je n'en sais rien. J'étais allé chercher Léonard aux alentours du pavillon. Là, près d'un fossé, sur la terre fraîchement remuée, j'ai trouvé un homme...

BRUYÈRE. Inconnu?

TRIPTOLÈME. Inconnu, luttant contre la mort : « C'est là qu'elle se débattait, ajoutait-il, c'est là que je l'ai tuée! »

BRUYÈRE, avec horreur. Un assassin!

TRIPTOLÈME. C'est là que je suis tué près de ma fille.

BRUYÈRE. Sa fille! N'importe! vite, prenez ce linge.

TRIPTOLÈME. Me voilà prêt.

BRUYÈRE. Il n'a nommé personne?

TRIPTOLÈME, en sortant. Il disait : « Ma femme! Thérèse! Malheureuse Thérèse! »

## SCÈNE V.

BRUYÈRE, seule. Thérèse? ma mère! assassinée! (Cri de douleur.) Ah! c'est horrible! et lui, tué près de Valentine, près de sa fille!... sa fille!... Et moi aussi, je suis la fille du meurtrier! La honte de ma sœur éloignait de moi Léonard, et quand il saura que mon père est un assassin... Oh! je ne veux pas revoir Léonard, je ne veux pas revoir Valentine, j'appartiens à la mort!

## SCÈNE VI.

BRUYÈRE, BRIARD, un sachet au cou, puis LÉONARD et DESPERRIÈRES.

BRIARD. Bruyère! c'est à moi seul que t'appartiens.

BRUYÈRE. Jean Briard!

BRIARD. Vois-tu ce sachet? Il contient les trois parties du talisman qui doit me rendre maître de ton amour.

BRUYÈRE. Insensé!

BRIARD. Tout y est... tu dois m'aimer, à c't'heure! M'aimes-tu?

BRUYÈRE, l'œil fixé sur le verre. Tu me fais pitié.

BRIARD. Ne sois plus orgueilleuse, Bruyère, ta puissance ne prévaudra point contre moi... Je ne te crains plus... regarde-moi... aime-moi... je le veux.

BRUYÈRE, le regardant avec sang-froid. C'est la bête fauve déchaînée!...

BRIARD. N'espère pas fuir!... (Il court fermer les portes.)

BRUYÈRE, impassible. Fuir! quand j'ai là un libérateur!...

BRIARD, renversant le fourneau et le verre. Quéque philtre!... Tu ne le boiras pas. (Jetant à travers la chambre ce qui est sur la table.) Plus d'herbes! plus de fleurs! plus de plantes! plus de maléfices! toutes tes magies, c'est de la paille que je jette au vent.

BRUYÈRE. Il est devenu fou!

BRIARD. Je suis devenu grand et fort comme toi, plus grand et plus fort que toi. (Prenant la baguette.) Tais! ta baguette de coudrier, je la brise, je la foule aux pieds. Ton démon est au-dessous de mon démon.

BRUYÈRE. Il commence à m'effrayer. (Elle couvre son visage de ses mains.)

BRIARD. Ôte tes mains... Oh! n'espère point me les imposer... tes doigts ne feront point de conjurations magiques. Je te lie les bras, Bruyère, car il faut que tu sois tout entière et sans défense sous mon talisman.

BRUYÈRE, se débattant. Misérable! lâche!

BRIARD. Ne crie point... Je sais bien qu'on ne peut point te faire de mal à toi.

BRUYÈRE. Tu m'aimais, disais-tu?

BRIARD. Oh! oui, je t'aime! pus que la louve ses louvetaux! pus que l'agneau sa mère! pus que l'herbe la rosée! pus que le chien son maître qui le frappe! Mais toi, tu ne voulais point m'aimer, et cela ne pouvait point durer, dame!... Te voilà domptée à c't'heure!... Tourne-toi, que ton regard soit sous mon regard ou sur mon talisman!... Bruyère, m'aimes-tu?

BRUYÈRE. Non! non!

BRIARD. Prends garde! car il faut que tu m'aimes pour t'épargner quéque horrible violence!... Ah! tais!... je ne sais point encore si je serai damné, mais je sais que tu m'appartiendras!...

BRUYÈRE. Mon Dieu! partout la honte!... Et ne pouvoir mourir!

BRIARD. Encore une fois, m'aimes-tu?

BRUYÈRE, à part, avec inspiration. Ah! je saurai bien mourir! (Haut.) Ecoute, Briard, je me sens plus disposée vers toi.

BRIARD. Ah! je te le disais bê!

BRUYÈRE. Mais je ne puis pas encore t'aimer.

BRIARD. A cause?

BRUYÈRE. Un dernier enchantement enchaîne ma volonté.

BRIARD. Quéque c'est que cet enchantement?

BRUYÈRE. Veux-tu le rompre?

BRIARD. Au prix de mon âme!

BRUYÈRE. Prends ton fusil!

BRIARD. Où faut-il tirer?

BRUYÈRE. A l'endroit où est encore le sceau du pouvoir infernal qui me dispute à toi.

BRIARD. Où donc? où donc?

BRUYÈRE. Sur mon front.

BRIARD, jetant son fusil. Moi! te tuer!...

BRUYÈRE. Me tuer! Ne disais-tu pas tout à l'heure que tu ne pouvais me faire de mal?

BRIARD, pensif. C'est vrai... comme dans mon rêve.

BRUYÈRE. Est-ce que tu m'as vue pleurer, quand tu me broyais dans tes mains?

BRIARD. C'est vrai!

BRUYÈRE. Est-ce que le caillou des gorges d'Apremont m'a frappée au front, moi?

BRIARD. C'est vrai!

BRUYÈRE. Jean Briard, je commence à t'aimer.

BRIARD, ramassant son fusil, hésitant. Mais je ne pourrai jamais...

BRUYÈRE. Tu veux donc me laisser à ton ennemi? Tu ne veux donc pas que je t'aime?

BRIARD. Oh! si! si!... Mais je peux point!

LÉONARD, à la porte. Ouvre, Bruyère! c'est moi, Léonard.

BRIARD. Léonard?

BRUYÈRE. Léonard!... Il sait déjà peut-être... Il vient m'arracher à toi.

BRIARD. Est-ce qu'on reprend la proie entre les dents du lion?

DESPERRIÈRES, à l'autre porte. Bruyère! ouvre!... Ton père!... ton père!...

BRUYÈRE. Mon père! l'assassin!... Mais tire donc, Briard!

BRIARD. Tu m'aimeras?

BRUYÈRE. Je t'aimerai. Hâte-toi!

BRIARD, renversant le flambeau. Je ne veux point voir ton visage.

BRUYÈRE. Ils vont enfoncer la porte!

BRIARD. Où est ton front? (Il arme son fusil.) Bruyère, c'est pour que tu m'aimes! (Les portes cèdent en même temps : Léonard se précipite le premier et se jette sur Briard au moment où le coup part.)

LÉONARD, en entrant. Bruyère! mon amie! ma femme!...

DESPERRIÈRES. Ma fille! c'est toi qui es ma fille!...

BRIARD, après un moment d'une immobilité stupide, avec un rire de démence, s'écrie : Le démon est vaincu!

TOUS. Il est fou!

BRUYÈRE. Pour m'avoir trop aimée.

DESPERRIÈRES. Sois tranquille, mon enfant, nous ne l'abandonnerons pas.

BRIARD. Et je suis Dieu le père.

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.